

Rémy Coulot

Une question de style



Chapitre premier

« Un héros ordinaire »

Il était aux alentours de dix heures lorsque le soleil commença à frapper, de ses rayons majestueux, les pavés de la ville. Alors que depuis le début de la matinée une très légère brume flottait comme un voile de soie au dessus des rues et des allées, la température se fit plus chaleureuse et mit dans le cœur des hommes toute la bonne humeur que pouvait procurer la perspective d'un dimanche ensoleillé du mois de juillet.

Vue du ciel, la ville offrait un spectacle extraordinaire. Des hommes et des femmes arpentaient lentement les rues, les uns s'arrêtant ici, les autres là, certains bavardaient dans un coin alors que de part et d'autre de la rue, les petits commerçants finissaient de préparer leurs étals et offraient aux yeux des passants un tableau multicolore et délicieusement odorant où le plus difficile des gourmands aurait pu trouver de quoi satisfaire ses envies : il y avait ici profusion de cerises, de melons, de pastèques, de raisins, d'abricots ou de fraises. Plus loin il était possible d'admirer un magnifique étalage de poivrons, de haricots verts, d'asperges et de salades de toutes sortes. Comme chaque matin la cité s'éveillait et dans ses veines ses paisibles habitants reprenaient peu à peu leurs activités diverses, alors que la résonance de ces centaines de voix commençait à créer ce brouhaha chaleureux si caractéristique des grandes villes. Dans une de ces rues, l'une des plus populaires du quartier, nombreux étaient ceux qui s'offraient le plaisir de prendre un petit déjeuner servi sur une tablette donnant directement sur la rue, petit déjeuner qui était, pour les uns suivi d'une cigarette, pour d'autres accompagné de la lecture de quelque journal, alors que les derniers se plaisaient simplement à observer les nombreux piétons qui passaient devant eux. Parmi ces piétons, il y en avait un qu'on aurait pu reconnaître par le costume décontracté mais impeccable qu'il avait l'habitude de revêtir tous les dimanches, des lunettes rondes reposant sur un nez fin et une petite canne vernie qui représentait pour son propriétaire un symbole de raffinement, alors, qu'entre nous, cette distinction n'avait plus aucune raison d'être, puisque les cannes n'étaient tout simplement plus à la mode à ce moment-là. Comme tous les dimanches matin à la même heure, cet homme parcourait ce même itinéraire menant, par la même rue de cette même ville, chez son ami le plus cher. Cette rue était la rue des abbesses, cette ville était Paris, et cet homme s'appelait Eugène Grandjean.

Chapitre deux

« Marcus Fournier »

D'une démarche décidée notre homme remonta donc, en se faufilant parmi la foule, la rue des abbesses puis tourna dans une des rues qui y débouchent et qu'on appelle la rue Durantin. Il s'arrêta devant le numéro treize et pressa la sonnette sur laquelle on pouvait lire le nom de Marcus Fournier. Eugène traversa la petite arrière cour ou était suspendu du linge encore frais puis emprunta le vieil escalier en bois pour s'arrêter au quatrième étage. Il frappa deux coups brefs à la porte avant qu'un homme de petite taille ne la lui ouvre.

« Ah, cher Eugène, mais rentrez donc ! »

Comme à son habitude, Eugène pénétra dans le petit appartement de son ami, déposa sa canne dans un coin de la pièce et sa veste sur l'une des deux chaises en vieux bois qui, par quelque opération du Saint Esprit, pouvait encore soutenir Eugène sans céder. Non pas que le poids de l'homme dépassait la moyenne raisonnable, Eugène était en réalité bien proportionné, mais le mobilier de ce brave Marcus était si vétuste qu'il valait mieux y regarder à deux fois avant de s'asseoir. Eugène s'installa donc avec une discrète prudence sur sa chaise alors que son ami, une bouteille de vin dans la main, s'assit sur la sienne.

« Me feras-tu enfin le plaisir de boire aujourd'hui un verre avec moi Eugène ? demanda Marcus.

- Non, non, répliqua Eugène, tu sais bien que je ne bois pas. Je préfère, pour ma part, user ma santé d'une autre manière. »

Eugène accompagna ses paroles en sortant une très jolie pipe en bruyère ainsi qu'une blague à tabac de laquelle il en sortit une petite quantité. Après avoir soigneusement bourré la pipe, Eugène gratta une allumette et l'introduisit dans le fourneau tout en aspirant de petites bouffées de fumée. Quant à Marcus, il n'était pas étonnant que son verre soit déjà à moitié vide. Pour un observateur extérieur, voir Marcus boire du vin comme il le faisait ce matin-là aurait pu attirer l'attention, mais depuis quelques temps où le mauvais sort semblait vouloir ne plus quitter le pauvre homme, Marcus avait pris lentement l'habitude de consoler son âme en buvant du vin, d'abord une fois par jour puis, sans réellement s'en rendre compte, à n'importe quelle heure de la journée. Eugène ne s'étonnait donc pas de voir, une fois de plus, son ami Marcus, un verre dans la main et le regard rivé sur le reflet du liquide qui le remplissait.

Eugène se décida à parler le premier :

« Comment vont tes affaires Marcus, n'as-tu toujours pas quelque bonne nouvelle à m'annoncer ? »

Marcus fit une grimace qui n'arrangea pas l'aspect de l'homme dont le visage, en plus de l'effet combiné du désespoir et de la fatigue, n'était naturellement pas d'une grande beauté. « Non, malheureusement, cher ami, mes affaires ne se sont toujours pas redressées, et je suis chaque jour davantage en dette envers mes fournisseurs, se lamenta Marcus. Si les événements ne prennent pas une autre tournure dans les mois qui viennent, la somme d'argent que je devrai dépassera la limite du raisonnable, et alors je serai perdu, on devra venir me prendre tout ce qu'il me reste ici, ma table, mes deux chaises, mes quelques couverts, en espérant qu'on me laissera au moins une chemise et un pantalon pour que je ne sorte pas tout à fait nu dans la rue. A moins que le bon Dieu ne décide demain de faire pleuvoir des pièces d'or au dessus de Paris, je ne donne décidément pas cher de ma peau dans les temps à venir, et je ne sais quel courage persistant me fait encore m'attacher à la vie... »

Lorsque l'homme vit dans le bonheur et la prospérité, il se rend rarement compte du privilège dont il lui est permis de jouir. Ce n'est qu'une fois qu'il est plongé malgré lui dans le malheur que la réflexion lui vient qu'il n'a point assez profité de son bonheur et qu'il

donnerait tout pour le retrouver. Et c'est justement ce qui était arrivé à Marcus Fournier. Une dizaine d'années s'était écoulées depuis qu'il avait créé sa petite société d'exportation d'accessoires de mode. Alors qu'il venait d'un milieu plutôt modeste, les premières années furent pour lui celles de la prospérité et de l'enrichissement. Les ventes de Marcus s'étaient faites une place de choix à l'étranger et il s'était très vite fait connaître comme un commerçant habile, honnête et droit, surtout chez nos amis britanniques chez qui le souci de bien s'habiller était aussi fort que celui de prendre le thé à l'heure convenue. Mais les deux années qui venaient de s'écouler n'avaient pas donné les résultats que l'homme espérait, et pire encore il fut très vite dans un embarras des plus angoissants lorsqu'il se rendit compte que ses derniers investissements ne lui avaient encore bien plus coûté que rapporté...

« ... je ne sais quel courage persistant me fait encore m'attacher à la vie... » soupirait donc Marcus.

- Ne dis pas de sottises Marcus ! protesta Eugène. Sais-tu que Louis XIV disait qu'il n'y avait que les imbéciles qui puissent être effrayés par le travail. Toi, tu as travaillé pendant des années pour bâtir ton commerce, tu es parti de rien et tu as réussi à gagner ta vie sans l'aide de personne. Il faut reconnaître que la période que tu traverses n'est pas des plus faciles, mais à force de persévérance et de travail, je suis convaincu que tu sortiras vainqueur de cette impasse. Allez, reprends-toi, et arrête de boire, ce n'est certainement pas dans l'alcool que tu trouveras la solution à tes problèmes. »

Eugène tira une longue bouffée sur sa pipe et rejeta avec délectation la fumée dans l'atmosphère feutrée de l'appartement.

« Merci Eugène, poursuivit Marcus. Sans ton soutien, tu sais que je ne serais pas là aujourd'hui. Mais le malheur qui s'abat sur mon travail s'ajoute à ce désespoir, qui m'est insupportable comme tu le sais, celui de ne toujours pas avoir à mes côtés une gentille femme qui pourrait m'aimer et me consoler... »

Marcus marqua une courte pose puis reprit :

« A quoi bon, ce n'est certainement pas à mon âge qu'on peut trouver chaussure à son pied. Je suis simplement condamné à rester seul le restant de mes jours... »

- NOUS sommes condamnés, tu veux dire, rectifia Eugène. Je te rappelle qu'aux dernières nouvelles, et je sais que tu es un lecteur attentif du journal, je te rappelle que je suis, moi aussi, tout bonnement célibataire !

- Célibataire, oui, très cher, mais au moins toi tu as la chance de pouvoir fréquenter des femmes, alors que moi je n'ai jamais osé ni même su comment leur adresser la parole sans passer pour le dernier des illettrés.

- DES femmes, mais te moques-tu de moi Marcus ? coupa l'autre. Tu sais très bien que les rares femmes que je suis amené à fréquenter, eh bien je les fréquente d'une manière professionnelle et qu'à aucune occasion je n'ai pu me vanter d'avoir remarqué chez elles le moindre signe favorable à mon égard.

- Et Margot ? questionna Marcus. Tu m'en parles tellement ! »

Un léger voile rouge colora les joues de son ami.

« Margot... c'est différent, expliqua Eugène, Margot je la connais depuis tout petit, et j'ai pour elle une estime et une amitié profondes. »

Cela ne faisait pas partie des habitudes d'Eugène de mentir, mais pour ne pas blesser son ami et aggraver sa tristesse, il le fit à contrecœur. En réalité, les sentiments qu'il éprouvait pour cette femme dépassaient largement ce qu'il avait annoncé comme étant de l'amitié ou de l'estime.

« Veux-tu donc que je te la présente, tu pourrais au moins la voir en chair et en os au lieu de sans cesse l'admirer au cinéma et de rêver d'elle comme tu le fais si souvent !

- Non, Eugène, regarde-moi ! N'aurais-tu pas honte de me présenter à la plus jolie comédienne de Paris, elle qui appartient à ce genre de femmes irrésistibles qui ont en elles tellement de distinction, de beauté, de goût et de culture que l'on se sent tout à fait ridicule et qu'il nous est impossible de garder les pieds sur terre en leur présence ! »

Eugène ne répondit pas à la tirade de son ami, et pour cause, Marcus avait entièrement raison sur chaque point qu'il avait évoqué. Margot était le type de femme dont Marcus ne pouvait que rêver puisqu'ils n'étaient pas du même monde et que tout simplement, Eugène le savait, Marcus n'était pas du tout le type d'homme qui pouvait plaire à Margot. Eugène avait le privilège non négligeable, comme il nous l'a fait comprendre, d'occuper une place de choix dans l'entourage de Margot puisqu'ils se connaissaient depuis l'enfance et ne s'étaient jamais quittés depuis. De tous les hommes qui l'avaient courtisée, et vous comprendrez qu'ils étaient nombreux, aucun n'était encore parvenu à obtenir pleinement ses faveurs. Aux yeux de son ami Eugène, il n'était pas exclu que la femme avait conscience de son succès auprès des hommes et usait de sa formidable beauté pour entraîner tous ces hommes dans des jeux interminables de séduction qui n'aboutissaient jamais. Eugène se trouvait mêlé à cette foule d'admirateurs que l'actrice emportait dans son sillage, mais il n'avait qu'un très faible espoir de pouvoir un jour attirer davantage l'attention de Margot.

Quant à la vie sentimentale de Marcus et au type de relations qu'il pouvait avoir avec les femmes, nous pourrions dire sans trop exagérer qu'il avait déjà atteint le fond de l'abîme et que cela, vous l'avez compris, le plongeait dans un désespoir relativement important. Il faut dire que Marcus Fournier n'était pas ce type d'homme coquet et dandy se souciant à chaque instant de son apparence et de sa beauté comme on pouvait en voir beaucoup dans les grandes villes, et il était loin de présenter les caractéristiques physiques de l'homme idéal de l'époque. Son goût pour des vêtements démodés malgré la nature de son métier, sa calvitie naissante, l'apparition précoce de rides sur son visage poussaient à croire que Marcus devait dépasser la quarantaine d'années, alors que l'homme venait à peine d'avoir trente-deux ans. Il avait en outre les bras légèrement surdimensionnés par rapport au reste de son corps, un nez aplati sur sa partie droite qui lui donnait l'air de vouloir constamment renifler sur le côté, et le haut de sa tête ne dépassait pas le mètre soixante-neuf. Tout ceci donnait à Marcus une allure toute particulière, et il en était conscient.

Comme pour oublier tout le malheur qu'il portait sur les épaules, Marcus décida de changer de sujet :

« Enfin... Pour toi Eugène la vie te sourit, et je te félicite sincèrement pour ton dernier roman. »

Eugène adressa simplement à son ami un sourire reconnaissant puis décida à se lever. Après avoir remis sa veste et saisi sa canne, il fit ses adieux à Marcus puis se tourna vers la porte.

Chapitre trois

« Les préparatifs d'Eugène »

Le lendemain matin, Eugène Grandjean se leva de bonne heure. Il habitait depuis plus de dix dans un appartement modeste qui se trouvait dans un petit immeuble faisant le coin entre la rue Nollet et la rue Cardinet, dans le dix-septième arrondissement de Paris. Eugène était un homme d'une ponctualité déconcertante et il faut dire que le moindre petit événement de sa paisible existence était minutieusement organisé dans le temps. Tous les appareils pouvant indiquer l'heure, qui se trouvaient chez lui à portée du regard, étaient bien sûr tous réglés de la même manière et on peut dire que l'homme ne supportait pas d'être en retard sur l'emploi du temps qu'il s'était fixé, bien que cette situation n'arrivât que très rarement. Il était donc exactement huit heures trente lorsqu'Eugène finit de prendre son petit déjeuner et s'installa confortablement sur un fauteuil en cuir pour lire le journal. Il déplia les grandes pages du quotidien jusqu'à la rubrique « littérature » et y lut le premier article :

« Le pouvoir des mots » qui fait sensation

C'est à Eugène Grandjean qu'a été décerné cette année le Prix Romantica pour son excellent roman d'amour «Le pouvoir des mots ». Dans ses précédents romans, l'auteur nous avait habitué à de belles histoires d'amour mais c'est la première fois que l'écrivain fit l'unanimité du public et des professionnels en nous plongeant dans le destin tragique de deux amants séparés malgré eux par des milliers de kilomètres, et contraints de s'aimer par les mots, substituant la présence de l'être aimé par une correspondance effrénée et passionnante. Le lyrisme qu'a donné l'auteur à la série de lettres échangées entre les deux protagonistes est sans conteste ce qui a le plus marqué les lecteurs et il faut reconnaître que les plus fervents admirateurs d'Eugène Grandjean sont des femmes. Nous espérons tous que le romancier continuera à nous nourrir de ses fantastiques histoires d'amour, et nous ne doutons pas qu'il le fera avec brio.

A droite de l'article on pouvait voir une photo en noir et blanc de la cérémonie durant laquelle Eugène avait reçu les félicitations du jury ainsi qu'une ridicule petite statuette représentant Cupidon. Eugène se remémora cet événement qu'il avait vécu d'une manière très particulière puisqu'il n'était pas accoutumé à tant d'attentions et de considérations à son égard, mais il ressentait encore aujourd'hui une satisfaction entière qui lui donna assez d'énergie et de motivation pour se remettre tranquillement devant sa machine à écrire. Avant de reprendre cette activité qui était la principale occupation de sa journée, il eut une pensée affectueuse pour Margot qu'il devait d'ailleurs retrouver le soir-même, dans un petit restaurant placé sur les hauteurs de Montmartre. Durant toute la journée, il s'accorda en réalité de nombreuses poses qu'il consacra à réfléchir sur les choses qu'il pourrait bien pouvoir raconter le soir-même à Margot, car il savait que devant une telle dame il fallait savoir se distinguer et parler convenablement. Combien de fois s'était-il retrouvé devant elle, ne pouvant prononcer la moindre phrase intéressante, et combien de fois elle avait semblé s'ennuyer à ses côtés ! Peu importe, ce soir il fallait pour Eugène sortir le grand jeu, tenter le tout pour le tout sans dépasser les limites que la raison s'est fixées, et montrer à Margot que Eugène Grandjean, l'immense Eugène Grandjean, l'écrivain de renommée, le romancier de l'Amour, est une personne respectable qui mérite la meilleure considération. Oui, songea Eugène, à condition que cette fois-ci je fasse de sérieux efforts pour parler davantage que la dernière fois ! Effectivement, en tant qu'écrivain, Eugène parlait bien plus avec sa plume qu'il

ne le faisait avec sa voix et face à Margot qui adorait s'exprimer, discuter et argumenter pendant des heures comme savent si bien le faire les femmes, il avait eu souvent l'impression désagréable d'être aussi muet qu'une huître perdue dans l'océan. Peut-être fallait-il aussi pour notre homme compenser ce léger handicap par une présentation et des manières irréprochables. En ce qui concerne les bonnes manières, Eugène y réfléchit quelques instants et en conclut qu'il n'avait rien à se reprocher de ce point de vue là. Quant à la présentation, il se rendit compte que cela faisait une éternité qu'il n'avait pas renouvelé le contenu de sa garde-rob​es (devrait-on dire un range-costumes ?) et que chaque matin le choix de ses vêtements se limitait à un ensemble de vieux habits plutôt démodés. C'est pourquoi il se décida en milieu d'après-midi à sortir de chez lui pour aller s'acheter un nouveau costume. C'est donc ce qu'il fit avec bonne humeur, tout fier qu'il était de son idée et confiant dans l'effet que cela pourrait produire sur Margot, lorsque seize heures sonnèrent à son horloge. Il se rendit dans un des meilleurs magasins de la ville, du moins parmi ceux qu'il connaissait, et en ressortit avec un costume, de coupe et de couleur les plus à la mode ces temps-ci.

Le soir venu, Eugène consacra pas moins de quarante minutes - ce qui est considérable pour un homme de son genre - à la préparation de la soirée. Il pris le temps de soigneusement se raser, cira consciencieusement ses chaussures et enfila son costume flambant neuf. Après avoir arrangé ses cheveux, dans un sens, puis dans l'autre, pour finalement les remettre dans leur forme initial, il remis ses lunettes puis se tourna et se retourna plusieurs fois devant la glace pour s'assurer de la perfection de sa présentation. Il était bientôt l'heure de partir, lorsque le regard d'Eugène se posa sur sa chère canne. A bien y réfléchir, pensa t'il, je peux ce soir me passer de cette canne qui doit, finalement, me donner plus l'allure d'un vieillard claudiquant qu'un réel gentleman. Il sortit de chez lui et s'installa dans un taxi en prenant soin de ne pas froisser son costume. Tout cela montre à quel point Eugène Grandjean s'était soudainement imposé à l'esprit l'importance de ce rendez-vous, lequel s'annonçait pourtant, du côté de Margot, comme une soirée commune en compagnie d'un ami commun. Mais ne gâchons pas tout le zèle qui animait ce soir-là Eugène Grandjean et laissons-le se rendre tranquillement au lieu de rendez-vous qu'il avait convenu avec Marguerite Thomas.

Chapitre quatre

« Les pavés de Montmartre »

Maintenant que vous êtes un peu plus familier avec Eugène Grandjean et, nous l'espérons, qu'il vous inspire déjà quelque sympathie, vous devinerez qu'il arriva légèrement en avance dans le quartier de Montmartre et se rendit simplement à l'adresse que lui avait indiquée Margot. Il profita de son avance pour s'installer à la table qu'on leur avait réservée et concentrer toute son attention sur le but qu'il s'était fixé ce soir, gagner les faveurs de Marguerite Thomas. Cette entreprise ne s'annonçait pas comme des plus faciles.

La femme fit une entrée remarquée dans la salle. Sa démarche magnifique, son allure divine, sa façon de poser son regard et son sourire sur les tous ces hommes qui la regardèrent passer donna l'étrange impression qu'à son arrivée le temps s'arrêta. Tous les yeux étaient rivés sur Marguerite, non seulement parce qu'elle était connue de tous ici, mais aussi et surtout parce qu'une beauté si rare ne pouvait passer inaperçue. L'Espagne et le Moyen-Orient avaient vu naître ses ancêtres, ce qui lui donnait de l'Orient la grâce des nuits étoilées et de l'Espagne l'éclat et la fraîcheur méditerranéenne. Margot incarnait la grâce et la féminité à l'état pur. Dans son regard on pouvait lire un surprenant mélange de réserve et d'extravagance, de soumission et de dictature, de légèreté et de sérieux, d'égoïsme et d'écoute, tout ce foisonnement si complexe de paradoxes qui fait qu'une femme est une femme, et qui fait comprendre à juste titre aux hommes que le cœur d'une femme est une quête longue et difficile dont le Graal est son amour. Si vous vous avouez, Messieurs, cet instant foudroyant où vous avez croisé le chemin d'une femme si belle qu'aucun mot n'aurait pu en faire la description et vous, Mesdames, si vous vous souvenez de ce même genre de femme qui un jour a pu faire naître en vous cette haine qu'on appelle plus justement la jalousie, alors vous pourrez avoir une idée assez fidèle du type de personnage unique que représentait Marguerite Thomas.

A mesure qu'elle s'en approchait, tout le monde prolongea son regard vers la table d'Eugène et ce dernier cru sentir sur tout son corps peser le sentiment général du public, où se mêlaient l'étonnement, l'admiration et la jalousie. En un instant il crut que le monde entier le regardait et se sentit ridiculement petit et mal à l'aise, seul face à tous. Mais l'homme ne se laissa pas longtemps impressionner, redressa les épaules, se leva et accueillit la dame comme il se doit.

« Eugène ! s'exclama Margot, quel plaisir de te revoir ! »

Eugène s'avança vers Marguerite qui le serra dans ses bras, chose à laquelle l'autre ne s'attendait pas du tout. Dans sa surprise, Eugène put tout de même se délecter d'une chose qu'il était offert à peu d'homme de profiter, puisqu'il sentit à travers la robe de Margot le contact de ses délicieux petits seins contre son corps. Ceci associé au parfum envoûtant qui enveloppa Eugène à la seconde où Margot le pressa contre lui, mit l'homme dans un état quelque peu troublant. Les deux amis se regardèrent un instant en silence, puis Margot continua :

« Cela fait au moins six mois que je ne t'avais pas vu, Eugène ! Comment vas-tu ?

- Eh bien, répondit l'autre, tout va pour le mieux ! Assieds-toi donc, que l'on puisse commander un verre. Que veux-tu boire ?

- Je prendrai... un kir s'il te plaît. »

Eugène fit venir un serveur et passa commande, pendant que Marguerite s'installa et sortit de son petit sac un paquet de cigarette. Elle en fixa une sur un long fumoir, plaça le bec en ivoire entre ses dents blanches et alluma le tabac.

« On m'a dit que tu avais remporté le prix... Erotica cette année ? demanda Margot.

- Romantica, rectifia Eugène en riant. Oui, j'en suis très heureux.
- Ton roman a fait sensation, beaucoup de mes amies m'en ont parlé !
- Ah oui, et toi, l'as-tu lu Margot ?
- Euh... non, tu sais, le théâtre, le cinéma me prennent tellement de temps que je n'ai même plus l'occasion de m'occuper de moi. En fin de journée, lorsque je rentre, j'ai à peine le temps de me préparer un petit plat que je m'écroule littéralement dans mon lit pour ne me réveiller que le lendemain. Sauf bien sûr lorsque je sors le soir. Là, c'est différent...
- Je me rappelle que tu aimes beaucoup sortir, effectivement.
- J'adore ça Eugène, c'est tellement enrichissant de rencontrer tant de personnes et de leur parler de mon métier, il y a tellement de gens fantastiques dans cette ville qu'à la fin de ma vie j'aurai l'impression de ne pas les avoir tous rencontrés ! Mais toi, pourquoi ne te vois-je pas plus souvent dans ces soirées ?
- Moi, répondit Eugène, tu sais bien que je ne peux pas rentrer aussi facilement que toi dans ce genre de soirée, et puis, je n'ai pas aussi envie que toi de rencontrer des gens « fantastiques » ! Ne crois-tu donc pas qu'il y a parmi ces personnes une grande majorité qui se rend intéressante parce qu'il n'est pas de mise, en société, d'être tout à fait banal et de ne pas faire dans sa vie des choses hors du commun ?
- Es-tu en train de me dire, demanda Margot, que tu penses qu'il y a parmi tous ceux-la des personnes qui fabulent et qui mentent ?
- Ma foi, répondit Eugène, j'en ai connu certains pour qui il fallait savoir discerner la part de vérité dans tout ce qu'ils racontaient, pour éviter de se faire duper jusqu'au cou ! Mais j'avoue que ce petit exercice me plaît et maintient une certaine intelligence de l'esprit. L'essentiel, me diras-tu, est que tu saches à qui tu t'adresses et que justement tu ne te fasses pas duper.
- Vraiment, protesta Margot, tu sembles douter sérieusement de ma capacité à discerner la vérité du mensonge, et sache que j'ai déjà évité bien des ennuis en me rendant compte que beaucoup d'hommes m'ont assailli de leurs faux exploits dans le seul but de me mettre dans leur lit !
- Tu me rassures Margot. Mais sache que si je te dis tout cela, ce n'est pas pour te fâcher, mais c'est bien parce que je tiens énormément à toi et qu'il me serait insupportable de savoir qu'il te soit arrivé quelque chose. »

Eugène fut pleinement satisfait d'avoir réussi à placer une telle phrase dans la conversation mais n'en fit rien paraître extérieurement. Il scruta le visage de Margot en espérant y déceler le moindre signe de contentement mais ne vit apparaître sur ses lèvres qu'un sourire amical et reconnaissant.

« Cher Eugène... Tu as tant de bonnes intentions pour moi. Et je suis très fière d'avoir un ami aussi fidèle que toi. Mais nous ne sommes plus des enfants ! Ne t'inquiète pas. Je suis une adulte maintenant, et je sais ce qui est bon pour moi, et ce qui ne l'est pas. »

Marguerite Thomas avait trois ans de moins qu'Eugène qui en avait trente-trois. Lorsqu'ils étaient enfants, Eugène avait toujours joué le rôle du grand-frère que Margot aurait toujours voulu avoir et il avait tendance, le temps passant, à toujours vouloir garder un rôle de protecteur envers elle. Et il est vrai qu'à l'âge où les jeunes hommes et les jeunes femmes se découvrent l'un à l'autre et que naissent pour eux les premiers vrais sentiments d'amour, Eugène avait été d'un grand secours à Margot pour la sortir des situations les plus dramatiques et les plus dangereuses. Cependant les années s'étaient écoulées, Marguerite Thomas était comédienne, Eugène Grandjean écrivain, l'une gagnait sa vie à jouer la comédie sur les planches ou devant la caméra, s'épanouissait dans les grands salons parisiens, alors que l'autre cultivait sa timidité et sa discrétion en restant chez lui pour écrire des romans d'amour. S'ajoutait à cela le sentiment amoureux qui était né dans le cœur d'Eugène au même moment où celui de Margot s'envolait vers celui des autres, sentiment qui, depuis que les deux amis avaient fait leur vie chacun de leur côté, n'avait cessé de grandir. Tout cela n'était donc pas facile à vivre pour le jeune homme, et les dernières paroles de celle qu'il aimait avait provoqué en lui une immense déception. C'est pourquoi il ne sut quoi répondre à Margot, du moins s'il y avait eu quelque chose à répondre, et décida de commander la suite du repas. Les

minutes qui suivirent se déroulèrent dans un mutisme partagé de part et d'autre de la table. Depuis quelques temps et malgré le peu d'attention qu'elle lui accordait, Margot avait bien compris que les sentiments d'Eugène à son égard avait évolué, mais elle ne voulait en aucun cas lui faire espérer le don de son amour, car tout simplement elle ne l'aimait pas d'amour mais bel et bien d'amitié. Cela la rendait triste pour lui, mais elle comptait bien ne jamais gâcher la longue amitié qui les liait depuis l'enfance.

« Et ton ami Marcus dont tu me parles tant, comment se porte t'il ? » questionna Marguerite.

- Il se porte comme il peut... soupira Eugène.

- Pourquoi tu ne me le présentes pas, ce fameux Marcus, depuis le temps que tu le fréquentes ?

- Parce que tout simplement il se trouve qu'à aucune occasion je n'ai pu le faire, et que je ne pense pas que vous puissiez vous entendre. C'est un homme d'un caractère très particulier que tu trouverais très certainement étrange, mais après tout, avec tout ce monde que tu fréquentes, tu dois en connaître des semblables... Quoiqu'il en soit, ce ne sont pas les meilleurs jours pour le rencontrer étant donné qu'il traverse un tunnel si long que j'ai moi-même l'angoisse qu'il n'en sorte jamais !

- Toi qui es si optimiste d'habitude ! Ce doit être assez grave pour que tu prennes cet air si grave !

- Eh bien oui, ça l'est puisque s'il ne rembourse pas ses dettes d'ici les prochains mois, il faudra un miracle pour le sauver...

- Pauvre homme, continua Margot, la vie est bien cruelle pour faire les uns riches et les autres complètement pauvres....

- Mais il fut riche et ne l'est plus ! s'exclama Eugène. Ne venait-il pas juste de gagner son salaire qu'il le dépensait en sorties hors de prix, en restaurants huppés et en excursions lointaines. Qui sait, peut-être un jour regagnera t'il tout ce qu'il a dépensé et fera t'il bon usage de sa richesse ! Je me rends compte qu'il faut ménager son argent en fonction de la quantité que l'on en possède, mais plus on en a, plus la raison nous manque pour bien le faire. Et c'est ce qui est arrivé à ce pauvre Marcus.

Margot éclata de rire :

- Tu parles bien Eugène, n'as-tu jamais pensé à rédiger des discours pour ces politiciens ennuyeux, je suis sûr que tu pourrais contribuer à améliorer leur image en perfectionnant leurs paroles !

Voilà que Marguerite se moquait ouvertement de son ami ! Bien, pensa Eugène, faut-il alors paraître imbécile pour lui plaire ? Dans ce cas, je ne suis pas l'homme qu'il lui faut et il est inutile de faire ce soir des efforts supplémentaires.

« Margot tu te moques de moi ?!!! »

- Non Eugène, *mais sache que si je te dis tout cela, ce n'est pas pour te fâcher, mais c'est bien parce que je tiens énormément à toi...* »

Margot continua à rire à plein poumons, ce qui donna un prétexte aux hommes qui étaient présents dans la salle pour se retourner et la regarder encore. Cette fois-ci Eugène fut complètement vexé et ce sentiment se lisait parfaitement sur son visage.

« Tu es vexé Eugène ?! Mais je plaisante tu sais bien ! »

L'importance qu'avait accordée Eugène à ce rendez-vous ne lui donnait pas envie de plaisanter de la sorte et il fut découragé de voir la soirée prendre la tournure qu'il n'espérait pas. Il se força néanmoins à jouer le jeu et répondit en s'obligeant à sourire :

« Je sais, je sais Margot... Tu es pleine de vie et d'énergie. Cela doit être un atout formidable pour faire de la comédie. Tu as de la chance. Surtout ne change jamais. C'est comme cela que je t'apprécie... »

Margot tendit son bras et saisit la main de son ami en approchant son visage du sien.

« Eugène, chuchota t'elle. Tu seras toujours à mes cotés. Je te considère comme mon meilleur ami, et tu le resteras jusqu'à la fin de mes jours. »

Le repas toucha à sa fin et Eugène prétextait qu'il ne voulait pas trop s'attarder pour aller régler la note et raccompagner Marguerite vers un taxi.

Après son départ, le malheureux resta seul et immobile sur le trottoir quelques instants. Il reconnut au fond de lui-même qu'il avait trop attendu de cette soirée, bien plus qu'il ne lui était permis d'espérer. Mais il fallait malgré tout se résigner à accepter les choses telles qu'elles étaient, simplement parce que la vie ne se déroule pas toujours dans le sens que l'on souhaite. Mais le constat de cette fatalité emplit d'une grande tristesse le cœur déçu d'Eugène Grandjean, qui regagna à pieds son appartement, les yeux humides, le regard baissé sur les pavés gris de la ville qui s'endormait.

Chapitre cinq

« Un fait divers »

Quelques mois plus tard, dans la rubrique « Faits divers » de plusieurs journaux parisiens, on pouvait lire les articles suivants :

« Une mystérieuse disparition »

Depuis deux jours la police est à la recherche du docteur Lefranc dont la disparition soudaine, il y a une semaine, a été signalée par son épouse. Le célèbre chirurgien prenait des vacances dans sa propriété de Fontainebleau, lorsqu'un soir sa femme ne le vit pas revenir d'une balade en bicyclette. Pour l'instant, l'enquête menée par la police n'a permis de proposer aucune hypothèse sur cette disparition. Les informations fournies par l'épouse du docteur Lefranc prouvent qu'il n'avait aucun problème particulier ces temps-ci, tant au niveau familial qu'au niveau professionnel. Les autorités poursuivent les recherches.

« Disparition d'un célèbre chirurgien »

Le docteur Lefranc, qui avait récemment fait parler de lui en annonçant à la presse le mois dernier l'invention de la « chirurgie esthétique », a disparu la semaine dernière dans la forêt de Fontainebleau. Toutes les recherches menées dans l'ensemble de la région n'ont abouti à aucune piste.

« Le docteur Lefranc est introuvable »

Cela fait plusieurs jours que la police est à la recherche d'Axel Lefranc, ancien chirurgien à la Pitié Salpêtrière, qui a disparu le week-end dernier aux alentours de Fontainebleau alors qu'il y passait une semaine de vacances avec son épouse. Les enquêteurs chargés de l'enquête n'ont pour l'instant aucune piste, mais certaines informations provenant de sources inconnues prétendent qu'il pourrait s'agir d'un coup monté par des médecins concurrents peu scrupuleux qui auraient profité du moment pour enrayer les récentes découvertes du docteur Lefranc concernant une chirurgie révolutionnaire du visage. Cette nouvelle discipline, qu'il avait dévoilé au grand public au mois d'octobre, fait beaucoup parler d'elle, mais l'inventeur de la « chirurgie esthétique » (c'est ainsi qu'il l'a baptisée) a mystérieusement disparu et reste encore aujourd'hui introuvable.

Chapitre six

« Le pouvoir des mots »

L'automne s'approchait bien plus vite que ne le voulaient les parisiens, lesquels avaient profité pendant tout l'été d'un temps magnifique. Sur les berges de la Seine, qui pendant deux ou trois mois avaient vu leurs pavés foulés par des milliers de semelles, on pouvait constater que l'avancement de la saison coïncidait avec la diminution du nombre de promeneurs. Tous se préparaient à subir les assauts de l'automne puis de l'hiver en ressortant progressivement des armoires les vestes, les pull-overs, les écharpes et les gants. Bientôt on ne sortirait de chez soi que par obligation, et en s'empressant de gagner au plus vite sa destination pour ne pas rester trop longtemps dans le froid. Mais le cœur de l'hiver était encore loin, et il ne faut surtout pas gâcher le chaleureux rayon de soleil couchant qui venait ce soir là se refléter sur les lunettes d'Eugène Grandjean alors qu'il poursuivait tranquillement l'écriture de son nouveau roman.

Il y avait dans l'esprit de l'homme deux vecteurs principaux qui lui donnaient toute la motivation et l'inspiration nécessaires à la progression de son écriture. Tout d'abord, les mois qui s'étaient écoulés depuis le Prix Romantica n'avaient en aucune manière altéré sa joie et sa fierté d'avoir remporté la distinction, et comme toute récompense peut le produire chez celui qui la reçoit, elle lui avait donné suffisamment d'énergie pour faire naître en lui la confiance en l'avenir et le courage pour continuer à écrire. Deuxièmement, il faut dire qu'il n'avait pas vu Marguerite depuis leur dernier repas au restaurant, cela ne l'empêchant pas de penser constamment à elle. Ainsi l'amour qu'il éprouvait de manière plus forte encore en l'absence de Margot l'imprégnait d'une inspiration lyrique qu'on devinera très utile à l'écriture d'un roman d'amour ! C'est donc avec beaucoup de détermination mais aussi beaucoup de confiance qu'Eugène se concentrait sur sa nouvelle histoire. A ses yeux, écrire était un acte pur et purifiant. Non pas qu'il était un homme plein de vices, mais l'écriture le rendait encore plus paisible qu'il ne l'était au naturel. Il était rare de voir chez un homme réunies l'honnêteté, la justesse, et l'intelligence si convenablement dosées. La vie moderne, avec sa société pervertie, ses tentations infâmes et tout le mal qu'elle pouvait enfanter n'avait sur lui aucune emprise. Il était en quelque sorte hors du temps au point d'être parfois marginal, mais Eugène était ce type d'homme remarquable qui n'avait besoin d'aucun artifice et aux yeux d'autrui bien plus que pour sa propre conscience, il brillait par ses qualités humaines. Il appréciait les choses simples tout comme il aimait s'intéresser à des sujets plus complexes mobilisant une certaine réflexion. Mais par dessus tout il aimait écrire. L'écriture était sa passion et son amour pour les mots égalait celui qu'il aurait pu offrir à une femme. L'avantage avec l'écriture, pensait-il ironiquement, est qu'il lui serait toujours fidèle et qu'elle le serait autant que lui.

Le pouvoir des mots, pour lequel il avait gagné le prix littéraire dans les conditions que vous savez, avait largement mérité l'attention des amateurs de ce genre de littérature, de part l'originalité de sa forme. Eugène avait eu l'excellente idée de vouloir porter le lecteur dans une histoire d'amour tragique, en le plongeant dans une série de lettres d'amour où le désespoir des deux êtres aimés se fait de plus en plus grand, au point de devenir presque insoutenable vers la fin, expérience de laquelle on ne pouvait sortir que profondément ému, et la larme à l'œil. Mais la recette ne pouvait fonctionner à merveille deux fois de suite. Le public, se disait-il, attend sans cesse de la nouveauté et ne se contente jamais du déjà vu et du réchauffé, et il faut donc que je mette de côté l'envie de reprendre ce thème des lettres, quitte à le travailler à nouveau dans quelques temps : je n'ai pas réussi à surprendre Margot, mais au moins ai-je les moyens de surprendre mon lecteur.

Et Eugène avait raison. La clé du succès résidait dans l'innovation, la nouveauté, l'imagination, et l'écrivain, qui prenait cette direction le plus intelligemment qu'il soit, avait déjà une petite idée de la façon dont il pourrait séduire le public dans son nouveau roman. Mais nous n'en dirons pas plus, étant donné que tout cela n'était pour l'instant que des idées éparpillées dans son esprit ne formant pas encore un projet précis et définitif.

Marcus Fournier avait pour sa part lu *Le pouvoir des mots* plus par politesse envers son ami Eugène que par réelle envie. Mais il faut reconnaître que le roman avait provoqué en lui, lecteur du dimanche, un effet auquel il ne s'attendait pas du tout. Il avait été véritablement touché par la prose de son ami et lui vouait désormais une admiration qui étonnait fortement Eugène lui-même. Quant à ses affaires professionnelles, d'après Marcus elles allaient beaucoup mieux mais l'homme ne voulait pas s'étendre plus longuement sur le sujet et notamment sur les raisons de cette soudaine libération : « Je ne veux plus parler de tout ceci, disait-il à Eugène, car j'ai trop peur que cela puisse me porter à nouveau malchance et me replonger dans le malheur... ». Soit ! , s'était dit Eugène qui était finalement beaucoup moins curieux d'en savoir davantage, qu'il n'était content de voir son ami sorti d'un pareil pétrin. Les deux compères continuaient à se voir tous les dimanches et depuis peu c'était Marcus qui se déplaçait chez Eugène plutôt que l'inverse, ce qui changeait un peu de la monotonie.

Vous vous demandez peut-être que s'était-il passé dans la vie de Marguerite Thomas depuis l'épisode du restaurant ? Eh bien, rien de particulier à vrai dire. Marguerite était de celles qui se contentent de ce qu'elles ont, et elle avait tout ce qu'il lui fallait pour être heureuse. De la beauté, de l'argent, une reconnaissance générale des gens du cinéma et du théâtre comme celle d'un public large et fidèle. Elle n'avait pas d'homme. Ou plutôt elle n'avait pas UN homme depuis le temps où elle s'était fait la réflexion qu'il vient à beaucoup de jeunes gens et qui consiste à dire qu'il faut profiter de la jeunesse et de son insouciance pour faire ce que l'on veut, et avoir ce que l'on désire. Eugène résidait dans un petit tiroir de son esprit qu'elle n'ouvrirait que la prochaine fois qu'ils se verraient, elle ne pensait donc pas à lui comme lui pouvait penser à elle. Il fallait effectivement dans son cerveau qu'elle ait autant de tiroirs que d'hommes qu'elle fréquentait, avec nom, métier, occupations, qualités, défauts, heure de rendez-vous etc... Et puis non, après tout, l'essentiel était de profiter de la vie, et ce, peu importe avec qui du moment que l'heureux élu d'un soir puisse faire preuve d'un minimum d'éducation, de qualités physiques et intellectuelles et sache se distinguer dans les affaires un peu plus intimes. Marguerite continuait donc à jouer la comédie - on peut croire à juste titre que cette activité dépassait facilement le cadre de la caméra et des planches - , fréquentait toujours avec autant d'entrain les salons bourgeois et les soirées parisiennes où il lui était possible de briller comme nulle part ailleurs.

Et c'est d'ailleurs dans une de ces soirées que nous devrions nous rendre sans plus tarder, pour faire connaissance avec un homme plutôt remarquable.

Chapitre sept

« Un dandy à l'œuvre »

La soirée battait son plein dans ce luxueux salon, éclairé par un millier de lustres en cristal, décoré sur tous ces murs de fantastiques tableaux et de riches tapisseries, et où flottait un nuage de fumée de tabac si épais qu'il donnait l'impression qu'un véritable incendie s'y était déclaré. On entendait rire, on entendait parler, on entendait le bruit des verres que la tradition des toasts répétés soumettait à rude épreuve, et tout cela couvrait la musique qu'un petit orchestre de jazz installé sur une estrade, au milieu de la pièce, produisait impassiblement dans le brouhaha général. Tout autour de l'estrade, installées sur d'épais tapis orientaux de la meilleure qualité, des tables richement décorées accueillaient des hommes et des femmes, vêtus pour les uns des plus beaux costumes du moment, pour les autres de somptueuses robes de soirées qu'on ne pouvait admirer que lors de ce genre d'événement et qui donnaient à celles qui les portaient des allures de princesses. Contre les murs il était possible d'occuper de confortables canapés circulaires sur lesquels celui ou celle qui prenait la place centrale était en général la personne qui dirigeait la petite assemblée : il s'agissait de ces charismatiques conteurs d'histoires, capables de gagner l'attention de toute une foule grâce à quelque discours très habilement mené, ponctué d'anecdotes passionnantes, de réflexions pertinemment introduites et qui tenaient en haleine pendant des heures ceux qui l'écoutaient. En général, le conteur faisait participer régulièrement l'un ou l'autre des auditeurs, pour lui demander son opinion par exemple, ce qui donnait au parleur un répit bien mérité ou l'occasion d'enchaîner avec une plaisanterie qui faisait rire tout le monde.

Ce soir-là, il y avait un homme qui jouait ce rôle avec beaucoup de succès, et la preuve est que toutes les places du canapé étaient occupées et qu'à sa circonférence une dizaine de personnes restaient debout pour suivre attentivement la discussion. Et voici ce que racontait l'homme en question :

« ... Et lorsque j'ai vu cet homme, un certain Bernard Leroux, j'ai failli éclater de rire, et vous auriez fait la même chose à ma place, en trouvant qu'il avait réellement, sans vous mentir, une tête semblable à celle d'un insecte... »

Il laissa les rires de son auditoire s'apaiser pour continuer :

« ... la tête de quelque moustique égaré et peu gâté par la nature, étant donné la bonne position occupée de base par ces insectes, dans l'échelle de laideur de tous les êtres vivants que Dieu ou tout autre ait créé sur Terre... »

Les rires reprurent de plus belle. L'homme se tourna vers l'une des jeunes femmes qui était à ses côtés et lui demanda avec un air curieux :

« Et vous, Charlotte, n'avez-vous jamais rencontré quelqu'un qui ne vous ait fait penser à un animal en particulier ? »

Tout de suite un tonnerre de rire éclata dans l'assemblée et cette hilarité dura pendant de longues minutes pendant lesquelles la dame à qui s'était adressé la question fut atteinte d'une rapide montée de chaleur. La rougeur soudaine de son visage potelé ne fit qu'accentuer le comique cruel de la situation, et si vous ne comprenez pas la raison de tout cela, il faut que vous sachiez que ladite Charlotte avait une tête qui n'était pas sans rappeler celle d'un petit cochon. Pour ne pas trop aggraver le malaise de Charlotte qui avait été néanmoins d'un grand secours pour faire rire, le jeune homme poursuivit son histoire :

« Et si certains doutent que la physionomie ait un quelconque rapport avec le caractère, au moins conviendront-ils que dans le cas de cet homme-moustique, il avait de l'insecte la même existence lâche et parasitaire, il avait cette mesquinerie qui explique que, pareillement au moustique qui attend que sa victime soit endormie pour la piquer sournoisement, eh bien

l'homme attendait qu'une personne lui ait tourné le dos et se soit suffisamment éloignée pour lui adresser les pires insultes et faire savoir à d'autres, d'ignobles mensonges à son sujet. Et c'est sur moi que cet immonde personnage avait choisi d'exercer sa prochaine ignominie...»

Tous les rires avaient cessé. Chacun avait les yeux rivés sur le conteur en attendant la suite de son récit. L'homme lança un regard circulaire sur son assemblée pour instaurer le silence et le suspens pouvant appuyer l'intérêt de son histoire. Après quelques instants il continua, en baissant légèrement la voix comme s'il voulait garder une certaine confiance au sein de son assemblée.

« J'avais passé deux jours à Orléans où j'avais réglé avec ce Monsieur Leroux quelques affaires professionnelles dont je tirais profit au détriment de ce dernier, et je m'impatiais de revenir dans notre chère capitale pour retrouver des gens dont la vue ne me répugnait pas comme avait pu le faire ce monsieur. Mais je décidai de passer deux jours supplémentaires dans la ville pour aller saluer l'un de mes amis et pour visiter la fameuse fortification des Tourelles. Ce que j'ignorais, c'est que ces deux jours avaient suffi à cet infâme Leroux pour faire remonter vers Paris une information des plus fausses à mon sujet. Le lendemain de mon retour à Paris, en effet, je marchais dans la rue de Rivoli lorsque je croisai une de mes connaissances, dont le nom n'a aucune importance mais dont il faut savoir qu'il connaissait un peu Bernard Leroux, et notamment qu'il savait de quoi il avait l'air, ceci est important. Je discutai donc quelques instants avec lui, jusqu'au moment où il m'annonça avec un air gêné : *« Edouard, j'ai entendu dire quelque chose sur toi qui m'inquiète beaucoup, dont j'ai été très surpris, mais je dois te dire que si cela est vrai, je ne pourrai plus te permettre de fréquenter mon restaurant, tu comprends... cela serait très mal vu de ma clientèle si cela devait se savoir... »* « Mais qu'y a t'il donc, dis le moi, lui demandai-je, ce qui me vaudrait tant de soucis ! » Et savez-vous ce qu'il m'a demandé ? *« Eh bien... certains disent que... enfin, est-ce vrai que tu es... comment dire... homosexuel ? »*

Tous les sourcils s'écarquillèrent. Edouard poursuivit lentement :

« Alors je suis resté sans voix pendant un instant, me demandant qui avait bien pu faire circuler une telle absurdité, et je lui ai répondu : *« Oui, c'est vrai, et d'ailleurs je reviens d'Orléans où j'ai eu une aventure extraordinaire avec Bernard Leroux, et je pensais que nous serions très heureux si tu pouvais te joindre à nous la prochaine fois que j'irai lui rendre visite ! »*. Et j'espère que vous me croirez si je vous dis que je n'avais jamais vu, jusqu'à cet instant-là, une expression d'épouvante aussi prononcée que celle qui se lisait sur son visage ! »

Un rire détonnant refit irruption dans le groupe, certains applaudissaient même le jeune homme dont la satisfaction atteignait son paroxysme.

« Non, non... poursuivit Edouard, c'est complètement absurde. Si cet homme en savait plus sur moi, il saurait que je ne vis que pour les femmes, que je ne parle que pour les distraire et que je n'ai d'yeux que pour leur beauté immortelle. Rien n'est plus beau, mes amis, qu'une femme qui rit, et qui en riant exprime son bonheur. Et j'espère ce soir que toutes les jolies femmes qui m'entourent sont heureuses. »

En prononçant ces derniers mots, Edouard fit un élégant salut en direction de chaque jeune femme qui l'entourait, en inclinant légèrement la tête, et saisit quelques mains pour y déposer un baiser distingué. Les dames étaient comblées, les hommes envieux d'une telle verve, mais tous ressortaient contents de cette audition qui les avait fait bien rire et les avait largement distraits.

La scène que vous venez de vivre, aux cotés d'Edouard Duchenne, était en réalité assez rare. En effet, le jeune homme n'avait que très peu souvent l'occasion de s'exprimer devant tant de personnes, et il préférait largement faire briller son don pour la parole et la communication devant une seule personne, en tête à tête, et si possible, bien sûr, une femme. Derrière ses allures de dandy insouciant et prétentieux, il était un gentleman d'une extrême intelligence. Et notamment, il était capable de lire dans l'esprit des femmes et de deviner avec une certitude presque totale ce qu'elles pensaient. Et il se trompait rarement. Il avait les mots pour flatter, il pouvait comprendre les femmes comme s'il avait lui-même les raisonnements

féminins - ce qui n'était pas une mince affaire pour un homme ! - et il s'était fait le confident le plus sûr et le consolateur le plus habile de nombreuses jeunes femmes mélancoliques qui, grâce à son immense « talent », avaient retrouvé un certain goût de la vie. Tout cela faisait bien sûr de lui un compagnon très apprécié du côté féminin de la société, beaucoup moins du côté masculin, vous en conviendrez. Ajoutez à cela une présentation impeccable, un physique de jeune homme parfaitement équilibré et vous pourrez avoir une idée du succès dont pouvait jouir Edouard auprès des femmes. Pour cela il était l'alter ego de Marguerite Thomas, et peut-être serait-il intéressant de voir comment réagiraient l'un et l'autre s'ils devaient se rencontrer. Pour l'instant le hasard n'avait pas voulu les faire se croiser, mais devait le faire, plus tard, par des moyens plus que détournés et dans des conditions plus que particulières dont vous connaîtrez bien assez tôt tous les détails ...

Chapitre huit

« A la une des journaux »

Le journal est un foisonnement d'informations qui est le parfait reflet de ce qui anime la société à un instant donné. Ce qui un jour fait la première page d'un journal peut se retrouver en quelques jours dans un petit coin de la dernière feuille, et ce pour différentes raisons. En général, cela peut tout simplement s'expliquer par le fait que l'événement en question a, en quelques jours, perdu toute son exclusivité et son intérêt et par conséquent, le rédacteur en chef décide de délaissier ce sujet pour en trouver un plus attrayant et surtout ne perdre aucun de ses lecteurs. Mais il arrive aussi qu'un événement qui semble présenter peu d'importance lorsqu'il se produit ravive l'intérêt de tous, quelques jours, quelques semaines voir quelques mois s'étant écoulés, et passe de la dernière à la première page. Et c'est ce qu'il arriva ce matin-là, lorsque les parisiens allèrent acheter le journal et purent y lire, sur la couverture, un article plutôt étonnant :

Disparitions en série : le mystère s'épaissit

Plusieurs jours se sont écoulés depuis la disparition d'Edouard Duchenne, un jeune bourgeois bien connu des salons parisiens et que personne n'a revu depuis jeudi dernier, où de nombreux témoins étaient à ses côtés durant toute la soirée. Cette disparition inexplicquée est d'autant plus inquiétante qu'elle s'ajoute à celle de plusieurs personnes dont la police n'a toujours pas retrouvé la trace. Le mois dernier, Axel Lefranc, ancien chirurgien à la Pitié Salpêtrière récemment installé à son compte, disparaissait mystérieusement de sa demeure de Fontainebleau alors qu'il était parti faire une balade à vélo. L'enquête qui a débuté quelques jours après sa disparition n'a encore donné aucune conclusion convaincante. La piste reposant sur l'hypothèse hasardeuse qu'il pouvait s'agir d'un enlèvement fomenté par des médecins jaloux des derniers progrès du disparu en terme de chirurgie, a mené les enquêteurs sur une impasse. Toutes les personnes suspectées ont été parfaitement innocentées. Les semaines suivantes ont vu se succéder une série de disparitions inexplicables venant s'ajouter à celle du docteur Lefranc. Felipe Cerrumani, jeune créateur de mode masculine, Guillaume de Brissac, illustre professeur de communication à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Métiers, Carlos Lopez, sportif de haut niveau ainsi qu'Anne-Marie Pensuet, exerçant le métier de formulateur de parfums pour une grande société de cosmétique, ont tous disparu peu après Axel Lefranc. Aucun lien n'a été trouvé entre les disparitions ou les personnes elles-mêmes. Alors qu'aucun corps n'a été retrouvé, certains parlent déjà d'un tueur en série, et si cela était le cas, alors nous serions face au plus grand criminel que Paris ait connu depuis le début du siècle. Le mystère de cette affaire est donc des plus denses et les meilleurs détectives ont été assignés à l'enquête. La police est bien sûr à l'affût de la moindre information, et si vous êtes en mesure de lui apporter le moindre renseignement, vous êtes priés d'appeler la cellule spéciale qui a été créée à cette occasion au 42.62.34.59.

Comme de nombreux curieux, Eugène avait lu avec beaucoup d'attention et d'étonnement l'article que nous venons de retranscrire, et malgré tout le détachement dont il voulait se convaincre vis à vis de ces événements, un étrange sentiment d'insécurité était venu le prendre à la gorge. Il est vrai que ce genre d'actualité était plutôt rarissime à Paris, même si les grandes villes abritent très souvent les pires énergumènes et les criminels les plus infâmes et que leurs actions font partie du quotidien de la ville. Et Eugène faisait partie de ces gens

simples qui eurent une réaction naturelle face à l'événement, c'est à dire purement paranoïaque. Mais la probabilité pour Eugène de disparaître à son tour, d'être lui, parmi les deux millions et demi de parisiens, enlevé par une ou plusieurs personnes dont il ne connaissait pas les motivations, était presque nulle. Après tout, se disait Eugène, ces personnes qui se sont évaporées du jour au lendemain, n'étaient peut-être pas aussi respectables qu'on le prétend, et peut-être étaient-ils mêlés à une sombre histoire dont il ne vaut pas mieux connaître les détails, et que justice avait été faite. Heureusement ne m'ont-ils pas pris Marcus !

Eugène partait ainsi dans des considérations excessives dans le seul but de se rassurer, mais il faut savoir qu'elles étaient purement fausses. En réalité, chacune des victimes disparues menaient une vie tout à fait respectable et rien de condamnable ne pouvait leur être reproché. Mais tout cela ne nous renseigne pas plus sur l'affaire en question.

Pour en savoir davantage sur cette étrange histoire, il faut que vous acceptiez de prendre la place d'un témoin invisible et muet, et d'accompagner très discrètement ces deux hommes qui, d'un pas pressé et décidé, parlant à voix basse, sont en train de se diriger vers une destination secrète :

« Pour l'instant, tout se déroule dans les meilleures conditions et j'espère que la chance ne nous fera pas défaut dans la suite des opérations, disait le premier.

- Nous avons eu beaucoup de chance pour l'instant, et il ne reste plus que deux personnes pour remplir complètement notre contrat, poursuit le deuxième.

- Exactement. Pour la femme, ça ne posera aucun problème, nous nous en occuperons en dernier. Quant à l'homme, d'après les informations que j'ai pu obtenir à son sujet, il va tous les matins, à la même heure, acheter son pain dans la même boulangerie. Nous pourrons le cueillir à son retour, mais il faut d'abord repérer les lieux.

- Cette fois-ci, ajouta l'autre, il faudra mieux synchroniser l'intervention pour éviter les débordements que nos hommes ont du faire subir à Monsieur...

- Duchenne ?

- Oui, c'est ça. J'espère qu'on ne nous reprochera pas d'avoir ramené un homme avec un œil au beurre noir et une énorme bosse sur le crâne. Il s'est tellement débattu qu'il a fallu s'y mettre à plusieurs pour le maîtriser, et même avec cela, il nous obligea à l'assommer. Cette fois-ci, agissez en toute discrétion, en douceur et arrangez vous pour que toute l'affaire soit faite en quelques minutes, pas plus.

- Très bien Monsieur.

- Comment s'appelle t'il déjà ce malheureux ?

- Grandjean, Eugène. »

Chapitre neuf

« Grande frayeur dans la rue Nollet »

Les ravisseurs agissant pour les deux hommes que vous venez d'entendre, exécutant avec beaucoup de sérieux les ordres qui leur avaient été donnés, préparèrent soigneusement leur intervention. Pendant plusieurs jours, ils avaient discrètement repéré les lieux et surtout observé très attentivement les allées et venues de chacun des voisins qui habitaient dans l'immeuble de la rue Nollet. Chaque emploi du temps avait été très précisément relevé et nos hommes avait déterminé le moment le plus opportun à la réussite de leur projet. Ils étaient donc pleinement préparés et attendaient patiemment le jour qu'ils s'étaient fixés. Quelques jours plus tard, à onze heures et dix minutes, Eugène enfila une écharpe et des gants puis sortit de son appartement pour aller acheter une baguette de pain, dans la petite boulangerie de son quartier où il avait l'habitude de se rendre. En plus de faire du très bon pain, ce qui est un minimum exigible pour une bonne boulangerie parisienne, cette boulangerie qui avait sa vitrine dans la rue Brochant, offrait à Eugène comme à d'autres clients d'ailleurs, un avantage supplémentaire qui se résumait ni plus ni moins à une boulangère plutôt aimable mais surtout physiquement bien faite, qu'on avait plaisir à retrouver tous les jours. Le propriétaire de ce magasin aurait-il produit du mauvais pain, qu'il n'aurait jamais perdu sa clientèle grâce à l'attrait que produisait sa vendeuse.

« Ah !!! Bonjour Monsieur Grandjean, comment allez-vous aujourd'hui ?

- Ma foi très bien, répondit notre homme.

- Dites-moi, heureusement qu'aujourd'hui le soleil nous rend visite, car ce n'est pas avec la semaine qui vient de passer qu'on aurait pu garder le moral ! s'exclama la boulangère.

- C'est sûr, c'est sûr... » répliqua sans conviction Eugène, qui n'avait que faire du temps qu'il faisait.

Au même moment, au pas de la porte de l'appartement d'Eugène apparurent silencieusement deux hommes qui avaient dissimulé entièrement leur visage sous une cagoule épaisse. L'un d'entre eux sorti de sa poche un étrange appareil dont il se servit adroitement pour ouvrir la porte, puis pénétra furtivement dans le studio suivi de son acolyte. Il étudièrent la configuration de la pièce et choisirent chacun un endroit caché d'où il pourraient surgir le moment venu.

« Une baguette de campagne, comme d'habitude ?

- Comme d'habitude ! »

La femme se tourna vers les paniers et constata qu'il n'y avait plus de baguettes de campagne.

« Tiens ! Déjà plus de baguettes ? Je ne m'en suis pas rendu compte, ce matin elles sont parties *comme des p'tits pains*, dit-elle en riant, et il faut vous avouer Monsieur Grandjean que nous avons des petits soucis de four qui retardent nos fournées...

- Vraiment ?

- Mais ne vous inquiétez pas, d'ici une ou deux minutes, Pierrot va rapporter la prochaine tournée bien fraîche. Vous désirez autre chose en attendant ? »

Eugène, bien embêté de devoir attendre une minute de plus qu'à l'accoutumée pour obtenir sa baguette, feignit de regarder la vitrine quelques instants pour finalement refuser de prendre autre chose. Décidément, prendre une minute de retard dans ses habitudes le dérangeait et il ne voulait pas trop se hâter à préparer à manger, l'heure de son déjeuner étant fixée à midi, midi cinq au grand maximum.

« Les voilà ! » annonça enfin la boulangère.

Eugène mis de côté sa mauvaise humeur intérieure, s'empressa de payer, n'oublia pas de saluer la jolie dame et pris le chemin du retour. Les yeux rivés sur le sol, Eugène marchait à vive allure en repensant à toutes ces histoires de disparitions mystérieuses. Où pouvaient bien être passés tous ces pauvres gens ? Étaient-ils morts comme certains le pressentaient ? Leurs disparitions soudaines avaient-elles un lien entre elles ? L'homme ne considéra pas plus en détail l'histoire et pénétra dans la cour intérieure de son immeuble. Mon dieu, pensa t'il en passant près de la grande benne à ordures, cette poubelle dégage une odeur infecte, pourquoi ne l'évacuent-ils pas plus vite !

Il monta les marches deux à deux, s'arrêta devant sa porte et introduisit ses clés dans la serrure. Un tour. Tiens, pensa Eugène, j'ai pourtant l'habitude de fermer à double tour ! Il passa le pas de la porte malgré tout mais s'arrêta là pour réfléchir un instant.

L'un des hommes, qui d'où il était ne voyait pas tout et pensait à tort que sa victime s'était avancée au milieu de la pièce, c'est à dire à sa portée, surgit de la droite et se rendit compte à la seconde même, de la bêtise de son geste. Le deuxième homme, dissimulé sur la gauche, eut à peine le temps de constater la mauvaise tournure que prenait leur mission et resta impuissant et immobile devant la scène. L'apparition de l'homme cagoulé fit sur Eugène l'effet d'une bombe, lui fit lâcher sa bague et le cloua sur place. De son côté le ravisseur se ressaisit immédiatement et se jeta sur Eugène. Celui-ci, par une réactivité difficilement explicable mais tout à fait exemplaire, fit volte-face en un éclair tout en émettant un cri animal de stupeur, referma d'un coup la porte qui vint percuter avec violence la tête de l'agresseur et qui stoppa net son élan. Le bruit sourd que fit cet impact ne donna aucun doute sur l'état dans lequel devait se trouver le malheureux qui tomba inconscient sur le sol, alors qu'Eugène, pris d'une peur sans précédent, prenait deux à deux les marches de l'escalier, mais cette fois-ci dans le sens inverse, au point qu'il faillit à plusieurs reprises trébucher.

Eugène parvint dans l'arrière cour et, ironie du sort, dans un geste qu'il serait difficile de justifier, ou que seule une terreur extrême et incontrôlable pourrait éventuellement pardonner, il se jeta la tête la première dans la benne à ordures où il déploya des efforts inhumains pour s'y enterrer le plus profondément possible.

Il est vrai que le geste d'Eugène avait de quoi surprendre. Mais il faut comprendre avec quelle surprise terrifiante il s'était retrouvé face à face avec un homme cagoulé, qui plus est, qui lui avait sauté dessus, alors qu'Eugène n'avait aucune habitude d'associer la vision de son petit appartement avec une personne autre que Marcus Fournier et que l'agresseur était apparu dans son salon comme un ours égaré.

Eugène était donc terré dans la benne à ordures, et on peut dire qu'il eut une certaine chance en constatant que la benne, contrairement au souhait qu'il avait initialement fait en passant devant, ne fût pas tout de suite évacuée. Il mit un certain moment à se remettre de ses émotions qui finalement n'étaient pas son quotidien, ce qui ne l'empêcha pas de demeurer pendant une heure dans cet abri particulier, dans des conditions de confort et d'odeurs indescriptibles. Au bout de cette heure son cœur se remit enfin à battre d'une manière presque normale et Eugène s'aventura à soulever très doucement le capot de la benne et à risquer un regard méfiant sur la cour. Mais il fallait se rendre à l'évidence qu'il n'y avait ici personne, et que d'ailleurs même dans son appartement les deux ravisseurs avaient décampé depuis longtemps. Malgré tout, c'est avec mille précautions qu'Eugène sortit de la benne, remis un peu d'ordre et de propreté dans ses vêtements et se décida à remonter dans son appartement.

A sa grande surprise, il trouva son appartement dans le même état qu'il l'avait laissé en partant, mis à part le grand tapis qui s'étendait devant l'entrée complètement dérangé, comme si quelqu'un avait glissé dessus et était tombé. Il n'ont rien emporté, se dit Eugène, en constatant qu'aucun objet de valeur n'avait été pris, ni aucun meuble fouillé. Il se dirigea vers l'armoire où il avait l'habitude d'entreposer quelques économies d'argent, mais rien n'avait été subtilisé. Sa machine à écrire, ses brouillons, ses livres, rien n'avait été pris, rien n'avait été déplacé. C'est bien la première fois, continua intérieurement Eugène, que je vois des cambrioleurs qui ne sont pas venus pour cambrioler, et qui sont manifestement repartis les

mains vides. Peut-être que l'homme que j'ai dû blesser plus que je ne le voulais réellement s'est mal remis de son choc et qu'il a renoncé à son entreprise initiale. Et il faut dire que j'ai eu de la chance de ne pas être tombé sur un homme armé, auquel cas il ne m'aurait certainement pas raté !

Notre rescapé n'était tout de même pas du tout rassuré et ressentait encore au fond de lui le choc de ce qui s'était passé. C'est pourquoi il se décida à refermer son appartement et à se rendre sans tarder chez son ami Marcus pour tout lui raconter.

Chapitre dix

« Paloma Dos Santos »

Eugène n'avait même pas pris le temps d'avaler quoi que ce soit avant de se rendre chez Marcus, sa préoccupation était telle que sa faim aurait pu tenailler son corps pendant encore des heures que son esprit ne se détachât pas de ce qui venait de lui arriver. Il était quelques minutes avant treize heures lorsqu'il s'arrêta devant la porte du numéro treize de la rue Durantin. Il sonna plusieurs fois mais personne ne répondit. Marcus n'était visiblement pas chez lui et Eugène n'avait aucun moyen de savoir où il pouvait bien être. Il se décida alors à retourner chez lui pour rappeler son ami plus tard dans l'après-midi.

Dès son retour, Eugène repassa en revue une nouvelle fois tout ce qui aurait pu dans son appartement attirer la convoitise des cambrioleurs, mais il aboutit une fois de plus à la même conclusion : strictement rien de ce qu'il possédait n'avait disparu. Il s'installa dans son fauteuil en cuir pour réfléchir aux différentes raisons pour lesquelles ces deux hommes qui ne voulaient pas révéler leur identité, avaient pénétré chez lui pendant qu'il s'était absenté. Il considéra avec beaucoup d'attention ce que possédaient ses voisins, du moins à sa connaissance, mais d'après ce qu'il en savait, aucun d'eux n'auraient pu attirer davantage des voleurs que lui. Par conséquent, il n'était pas possible que les hommes se soient « trompés » d'appartement, non, cela n'avait aucun sens.

Il fallut attendre les alentours de quatre heures dans l'après-midi pour qu'Eugène puisse enfin avoir Marcus au bout du fil. Les heures aidant, l'anxiété et l'excitation d'Eugène s'étaient fortement estompées, mais cela ne l'empêcha pas d'annoncer avec beaucoup d'emphase ce qui s'était passé le matin-même dans son appartement :

« Quoi ? s'exclama Marcus, des voleurs, chez toi ?!!! »

- Oui, te dis-je ! un homme, cagoulé, qui m'a sauté dessus dès qu'il s'est aperçu que j'étais rentré, expliqua Eugène.

- Mais, mais... balbutia l'autre, peux-tu me dire que pouvait-il bien chercher chez toi ?!

- Figure toi que c'est la question que je me pose depuis des heures, Marcus, et à laquelle je n'ai encore apporté aucune réponse. J'ai vérifié mon appartement de fond en comble et je suis formel : n'importe quel objet est exactement à la place où je l'avais laissé lorsque je suis parti. Et pas un centime ne manque dans ma petite bourse qui pourtant n'était pas cachée dans le meilleur endroit.

- Dans ce cas, répondit Marcus, tu peux t'estimer pleinement heureux qu'il ne t'ait finalement rien pris. Mais qu'a t'il fait lorsqu'il t'a vu ?

- Eh bien c'est ce que je voulais te dire : lorsqu'il m'a vu, il m'a sauté dessus et moi, je ne sais comment, j'ai réussi à me retourner et à lui refermer brutalement la porte dans le nez, et je pense qu'à l'heure qu'il est, il ne s'en est toujours pas remis !

- Alors voici la solution de ton interrogation : il n'a tout simplement pas eu le temps de fouiller ton appartement que tu es arrivé et que tu lui a ôté toute envie de poursuivre sa sale besogne ! Mais qu'as-tu fais une fois qu'il était par terre ?

- Je suis redescendu et je me suis caché pardi !

- Et où donc ?

- Peu importe, je te dis que j'ai fui... enfin, je me suis caché comme j'ai pu. Tu ne crois tout de même pas que j'allais l'aider à se relever et lui proposer un verre d'eau pour qu'il se remette de sa mésaventure ? protesta Eugène.

- Tu as bien fait, Eugène. Peut-être que si tu avais essayé de lui tenir tête plus longtemps, il t'aurais rendu la monnaie de ta pièce !

- Crois-tu que je devrais prévenir la police ? »

Marcus mis quelques instants à répondre :

« Non, ne préviens pas la police.

- Non ?

- Non, insista Marcus.

- Et pourquoi donc ? interrogea Eugène.

- Eh bien la raison est simple : si tu déranges la police alors qu'il n'y a eu de dégât que pour l'agresseur et que rien ne t'a été volé, tu risques de t'attirer des ennuis...

- Des ennuis ? Mais il faut bien que je porte plainte, et que la police mène son enquête, sinon il se pourrait très bien que cet énerguemène retente sa chance une prochaine fois.

- Maintenant qu'il a vu que tu n'avais rien d'intéressant pour lui, il ne reviendra pas. Mais ne préviens pas la police, cela ne servira à rien. Si cela peut te rassurer, vient donc passer quelques jours chez moi ! »

Eugène ne voulu pas insister davantage.

« Bon, bon, poursuivit-il. Il y a eu plus de peur que de mal finalement ! »

Il considéra qu'il fallait oublier cette mauvaise aventure et passer à autre chose, il se força donc à discuter avec Marcus d'autres sujets qui pourraient progressivement lui faire retrouver sa tranquillité d'esprit. C'est ce qu'il arriva quelques minutes après, lorsque les deux amis raccrochèrent le téléphone après s'être souhaité une bonne soirée.

Eugène se leva et se dirigea vers la cuisine lorsqu'un détail attira son attention. Par terre, à moitié dissimulé sous le tapis du salon, sur lequel, on s'en souvient, avait dû tomber le soit disant voleur, on pouvait voir dépasser un petit bout de papier blanc. Eugène se pencha et vit qu'en le dépliant était inscrite d'une écriture peu soignée la chose suivante :

Paloma Dos Santos, 7 rue des thermes, 21 h

Notre détective en herbe eut un déclic. Il tourna son regard vers le journal qui était posé sur la table et compris enfin pourquoi il avait trouvé ce matin, un homme cagoulé dans son salon.

Non, l'homme n'était pas là pour voler.

Non, il n'avait pas vu ses plans dérangés par son arrivée, au contraire.

L'homme l'attendait chez lui.

Il était venu pour le kidnapper.

Et Paloma Dos Santos devait être le nom de sa prochaine victime. Le papier avait du tomber de la poche de l'agresseur. Et lui y avait échappé.

Eugène saisit le journal et relu l'article de la première page concernant les disparitions mystérieuses :

Disparitions en série : le mystère s'épaissit

...Edouard Duchenne, un jeune bourgeois bien connu des salons parisiens ... dont la police n'a toujours pas retrouvé la trace... Axel Lefranc, ancien chirurgien à la Pitié Salpêtrière récemment ... disparaissait ... Les semaines suivantes ... série de disparitions inexplicables ... Felipe Cerrumani, jeune créateur de mode masculine, Guillaume Brissac, illustre professeur de communication à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Métiers, Carlos Lopez ,sportif de haut niveau ainsi qu'Anne-Marie Pensuet, exerçant le métier de formulateur de parfums pour une grande société de cosmétique, ont tous disparus peu après Axel Lefranc. ... certains parlent déjà d'un tueur en série, et si cela était le cas, alors nous serions face au plus grand criminel que Paris ait connu depuis le début du siècle. ... La police est bien sûr à l'affût de la moindre information, et si vous êtes en mesure de lui apporter le moindre renseignement... cellule spéciale ... 42.62.34.59.

Eugène repassa mentalement la scène de sa confrontation avec l'agresseur. Non, ce n'était pas un tueur, encore moins un tueur en série, ou bien il aurait été en possession d'une

arme ou d'un objet dont il aurait pu se servir pour tuer. Or, il s'en souvenait très bien, lorsque l'homme se jeta sur lui, ses deux mains étaient libres. Mais il y avait fort à parier que tout cela était lié aux récentes disparitions qui inquiétaient le tout Paris, et qu'il était le rescapé d'un enlèvement auquel les autres n'avaient malheureusement pas pu échapper.

Il regarda son téléphone.

Appeler la police.

Eugène jeta à nouveau un coup d'œil au papier. *Paloma Dos Santos*. Quel nom étrange.

Ce soir, à vingt et une heures, il serait à l'adresse indiquée.

Chapitre onze

« Un sérieux coup sur la tête »

Trente minutes après vingt heures le soir-même, Eugène Grandjean, animé par une curiosité teintée d'appréhension, se rendit dans la rue des thermes. Il traversa le plus anonymement possible la rue et jeta un bref coup d'œil lorsqu'il passa devant le numéro sept. Manifestement, personne n'occupait l'appartement. Eugène ne s'arrêta pas mais observa les environs et vit que de l'autre côté de la rue, exactement en face du numéro sept s'ouvrait une petite ruelle plongée dans l'obscurité d'où il pourrait observer sans être vu. Il pris tout de même le soin d'aller jusqu'au bout de la rue, de faire un petit détour puis de revenir en sens inverse pour enfin, en adoptant une démarche des plus naturelles, s'engager dans la ruelle pour s'y dissimuler.

Eugène inspecta la ruelle et en conclut qu'il y avait fort peu de chance pour qu'une personne soit amenée à venir le surprendre. Cela le rassura et lui permit de s'armer de toute la patience qu'il fallait pour attendre, seul, dans le froid d'une impasse obscure, quelque'un ou quelque chose, un quelconque indice qui pourrait lui faire comprendre la raison de ce qu'il avait subit le matin-même. Vingt et une heures venaient de sonner. A part quelques inconnus qui passèrent innocemment dans la rue, Eugène ne vit personne qui pénétra ni même s'arrêta devant le numéro sept, et il attendit jusqu'à vingt et une heure trente pour se convaincre que ce soir rien de particulier ne se produirait dans ce lieu. Eugène entreprit alors de sortir discrètement de sa cachette et de regagner la rue Nollet. A cette heure-là, il ne fallait pas trop s'attarder dans certains quartiers de Paris, et Eugène s'empressa d'autant plus de rentrer chez lui qu'il prenait la précaution de ne pas s'exposer, qui sait, à une nouvelle tentative d'agression. Une fois chez lui, Eugène ferma à double tour la porte de son appartement et rabattit tous ses volets, ce qu'il faisait très rarement. Ce qu'il avait décidé, pour le lendemain, c'était de retourner dans la rue des thermes en espérant y trouver plus de réponses à ses interrogations. Avant de se coucher, un reste d'inquiétude et de méfiance persistait dans son esprit, au point qu'il se surpris à vouloir regarder sous son lit pour vérifier si on ne lui avait pas tendu un autre piège. Et c'est ce qu'il fit sans hésiter, ce qui n'était pas sans lui rappeler certains souvenirs d'enfance qu'ont en commun beaucoup de gens nostalgiques du temps passé. Mais il n'y avait ni homme ni bête sous son lit...

En réalité, Eugène ne ferma pas l'œil de la nuit, non seulement parce qu'il avait l'esprit occupé par mille questions et mille hypothèses de plus en plus extravagantes avec le poids de la fatigue, mais aussi parce qu'il n'avait aucunement envie de se faire surprendre dans son sommeil par une nouvelle agression. Toute la journée il ne put rien faire d'autre que somnoler solitairement sans prendre le soin d'aller s'aérer l'esprit une seule fois dans la journée, et il attendit que son horloge indique vingt heures pour se rendre à nouveau dans l'impasse de la rue des thermes.

Cette fois-ci sa patience fut récompensée, mais pas suffisamment pour satisfaire sa curiosité. En effet, à vingt et une heure et quelques minutes, il vit une femme d'une quarantaine d'années, d'une petite taille, vêtu de manière plutôt classique, s'arrêter devant le fameux numéro sept de cette rue, et, ce qui était tout naturel pour une personne qui habite à un endroit, elle déverrouilla la porte de l'appartement et y entra. Quelques instants plus tard, les lumières furent allumées et, encore un peu après, Eugène vit s'éclairer le niveau supérieur, ce qui indiqua que l'appartement comportait un étage et par conséquent que son propriétaire avait les moyens d'en payer le loyer, si du moins il le louait. Eugène crut que ce soir rien de plus ne pourrait attirer son attention, et rentra chez lui comme il le fit la veille.

Le lendemain soir encore, plus entêté que jamais, il se posta dans la ruelle et se résolu à abandonner définitivement ses recherches si rien ne se passait dans la soirée. Il s'installa donc exactement au même endroit que les deux soirs précédents et attendit que le destin veuille bien lui faire voir ou entendre quelque chose.

Un quart d'heure avant vingt et une heures, effectivement, deux hommes portant des vêtements sombres, s'arrêtèrent au milieu de la rue, juste en face de la ruelle où Eugène attendait. Ce dernier écarquilla les yeux et retint un cri de stupéfaction lorsqu'il crut reconnaître chez l'un d'entre eux, la carrure et l'aspect trapu de l'homme qui lui avait sauté dessus deux jours auparavant. A présent, il n'y avait pour Eugène aucun doute possible, de part l'existence du papier où était inscrite l'adresse, et la présence de ces deux personnes ici, qu'il s'agissait bien du même homme. Eugène tendit l'oreille et parvint à entendre la conversation qui avait commencé à voix basse entre les deux hommes :

« Cette fois-ci, pas de bavure, tu entends, nous n'avons pas le droit à l'erreur. Il ne nous reste que quelques minutes, disait le premier.

- Oui, arrête de me donner des ordres, je sais ce que je fais, répondit l'autre.

- Alors tiens toi prêt et ne me déçoit pas. Quant à l'écrivain, demain nous réfléchirons à un autre plan pour pouvoir l'enlever en toute discrétion.

- Très bien.

- Alors allons nous cacher. »

Le cœur d'Eugène tressaillit au point qu'il crut que l'air allait lui manquer. Les deux hommes s'étaient tournés vers lui et avaient décidé, à n'en pas douter, de se cacher à l'endroit même où Eugène s'était posté ! Il jeta un regard rapide derrière lui. Au fond de la ruelle il devina les formes d'une benne à ordures... Mais fort heureusement pour lui, il en remercia le ciel, à quelques mètres plus près de lui étaient entreposés des objets et des bouts de meubles de toute sorte. Il n'y avait pas une seule seconde à perdre. Il se faufila comme une souris derrière l'amoncellement du débarras et se fit le plus petit possible. Une seconde de plus et les deux hommes auraient aperçu Eugène. Ce dernier reprit le souffle que la frayeur lui avait ôté et s'aventura à lever doucement la tête. Les deux hommes étaient accroupis exactement à la même place qu'il venait lui, d'occuper et il ne fallait pas être un génie pour comprendre qu'ils attendaient l'arrivée de la femme aperçue la veille, que cette femme était Paloma Dos Santos, et que son nom s'ajouterait dans un ou deux jours à la liste des disparitions mystérieuses.

A vingt et une heures, Eugène avait le choix entre plusieurs possibilités : soit il attendait que les deux hommes fassent leur besogne et en profitait pour fuir, ce qui ne donnait plus aucune cohérence avec sa propre agression et ses deux jours d'observation, soit il se décidait à se lever, passer devant les deux hommes, et se précipiter vers Paloma Dos Santos pour l'inciter à fuir avec lui, ce qui le laissait entrevoir une très faible probabilité de succès. Soit enfin il attendait que les deux ravisseurs pénètrent dans la maison pour y pénétrer lui aussi, discrètement, et adviendra ce qu'il adviendra... La fatigue se faisant de plus en plus forte chez notre écrivain-détective, il ne fut pas en mesure de raisonner sur d'autres possibilités un peu plus lucides, et se décida à appliquer la troisième stratégie.

Lorsque Paloma Dos Santos rentra chez elle et commença, comme la veille, à allumer la lumière, les deux hommes enfilèrent leur cagoule, et après avoir vérifié que la rue était bien déserte, se dirigèrent furtivement vers l'entrée de l'appartement. Il ne mirent que quelques secondes à maîtriser la mécanique de la serrure et se glissèrent à l'intérieur. Sans perdre un instant, et en espérant qu'ils n'avaient pas pris le temps de refermer derrière eux, Eugène sautilla vers la porte et s'introduisit à son tour dans l'appartement. Il était à présent dans un petit couloir qui donnait accès à deux pièces, l'une à gauche, qui devait être une chambre, et l'autre à droite qui semblait correspondre avec le salon. Eugène ouvrit la porte de gauche, rentra dans la pièce noire et referma la porte suffisamment pour ne pas attirer l'attention, tout en laissant assez d'espace pour pouvoir observer ce qui se passait dans le salon. Moins d'une minute après, il vit l'un des hommes revenir dans le salon avec, sur son épaule, le corps inanimée de Paloma Dos Santos.

Eugène se demanda fiévreusement ce qu'il pouvait bien décider de faire dans une pareille situation, mais il ne se le demanda pas très longtemps, puisqu'à la seconde-même où il remarqua que le second ravisseur n'était pas aux cotés du premier, il sentit sur son crâne le choc traumatisant d'un objet en métal asséné avec une force inouïe. Eugène n'était déjà pas d'une constitution très solide, son cerveau ne fit preuve que d'une très maigre résistance au coup qu'il venait de recevoir et il tomba instantanément dans l'inconscience.

Chapitre douze

« Sous le sceau de la confidentialité »

Si vous vous inquiétez sur le sort d'Eugène Grandjean, il ne faut pas s'alarmer et comprendre que l'état dans lequel il se trouvait alors, était beaucoup moins grave que la violence du coup porté ait pu le faire croire. Au pire, il se retrouverait bientôt avec un hématome gonflé sur le crâne. Mais il faut voire dans quelles surprenantes conditions il reprit ses esprits.

Lorsque notre homme ouvrit les yeux, il était manifestement poings et pieds liés, incapable d'émettre le moindre mot à cause du bâillon qu'on lui avait introduit dans la bouche et qui était solidement attaché jusque derrière la tête. Mais le plus inquiétant, c'est qu'il était dans le noir, et que certaines secousses régulières lui firent penser qu'on le transportait à bord d'une voiture. Eugène replia les pieds vers l'arrière et buta contre ce qu'il comprit être le corps - vivant je vous rassure - de Paloma Dos Santos, lorsqu'elle émit des plaintes étouffées dans le tissu.

La question était de savoir depuis combien de temps ils étaient, dans des conditions aussi inconfortables, transportés dans le coffre de cette voiture qui filait apparemment à vive allure vers une destination encore inconnue.

Le trajet, depuis le réveil d'Eugène, dura environ une heure et à en juger par la linéarité du chemin, ils devaient se trouver sur une grande route de banlieue. Lorsque les virages se succédèrent et que nos deux prisonniers se cognèrent plusieurs fois la tête contre les cotés de la carrosserie, n'améliorant pas l'image de brutes qu'inspiraient les deux ravisseurs, Eugène comprit qu'ils devaient être arrivés à destination.

La voiture stoppa enfin. On entendit les portes claquer, puis l'un des hommes ouvrit le coffre, saisit avec force Eugène par dessous les épaules et le sortit du véhicule. L'autre fit certainement de même avec Paloma Dos Santos, à en juger par la nouvelle série de plaintes sourdes de la femme qui au moins, pensait Eugène, pourrait alerter l'entourage si par chance elle arrivait à se faire entendre ! Ce n'était pas le genre de femme à se laisser faire sans protester, et il faudrait peut-être tirer profit de cela dans la suite des événements s'il fallait penser à un moyen de s'évader, ou du moins de prévenir une personne extérieure.

On ouvrit une série de portes et les deux hommes se séparèrent. Eugène fut introduit dans une petite pièce où ses liens lui furent ôtés. On le laissa seul pendant quelques instants, ce qui lui permit de voir qu'on l'avait amené dans une sorte de petite chambre meublée d'un lit très simplement préparé, d'un petit bureau en bois ainsi qu'un lavabo. Rien d'autre, aucune fenêtre, des murs blancs sans aucune décoration, c'est ce qui fit penser Eugène qu'il était comme le nouveau pensionnaire de cette étrange prison. Le seul détail qui le rendit furieux, c'est qu'aux dernières nouvelles, il n'avait commis aucun crime et qu'il n'avait rien fait pour subir un tel traitement.

Au bout de quelques minutes, un homme, dont le déséquilibre entre sa grande taille et sa maigreur attirait l'attention au premier regard, fit une entrée autoritaire dans la pièce et se planta devant Eugène.

« Ah ! Monsieur Grandjean ! s'exclama-t-il. Enfin nous vous tenons ! »

Le prisonnier écarquilla les yeux. L'homme poursuivit en lui tendant sa main immense :

« Je ne vous dirai pas mon nom pour des raisons que vous comprendrez bien assez tôt, mais je suis très enchanté de faire votre connaissance. Avez-vous fait bon voyage ? »

Voyant que Eugène ne tendit pas sa main pour serrer celle de son hôte, ce qui était somme toute plutôt compréhensible, l'homme la retira comme si de rien n'était, et continua à parler en ces termes :

« Je suis désolé pour tous les désagréments qui ont pu vous être causés, mais à présent, soyez assuré que vous serez traité de la meilleure manière qu'il soit. Sachez que personne n'est au courant que vous êtes ici, tout comme personne ne sait que la dame qui fut votre compagnon de voyage l'est aussi. A part bien sûr celui qui nous a payé pour que vous soyez à partir d'aujourd'hui à sa disposition, et dont vous ne saurez pas plus l'identité. Si vous avez été enlevé de force, c'est parce que nous avons besoin de vous ici. Vous n'êtes pas sans savoir que certaines personnes ont disparus récemment à Paris, sachez donc qu'elles sont toutes ici, sous le même toit, et que chacun a ici une fonction précise. Vous aurez bientôt tous les détails du travail qui vous attend. Demain je vous ferai visiter les lieux et vous présenterai aux différentes personnes qui y travaillent. Maintenant, j'aimerais que vous leviez la main droite et que vous juriez sur votre honneur que vous respecterez le règlement que voici et que par-dessus tout vous respecterez jusqu'à votre mort le sceau du secret qui nous lie tous ici »

Le curieux personnage tendit une feuille à Eugène. Celui-ci, qui hésitait encore entre l'hilarité et la colère, saisit la feuille et déclara :

« Monsieur, je ne sais pas qui vous êtes ni ce que vous attendez de moi, déclara-t-il, mais je compte bien sortir d'ici au plus vite et contacter un avocat. Vous avez des manières bien étranges et je ne vais pas jurer sur un papier que je n'ai même pas lu.

- Pour ce qui est de sortir d'ici, je vous ai dit que cela vous sera totalement impossible. Quant à avoir un avocat, ce serait inutile puisqu'à son tour il serait condamné à rester dans ces murs. Lorsque vous aurez connaissance du règlement, vous saurez que toute tentative d'évasion qui, je le répète n'aura qu'une chance très faible de réussir, sera sanctionnée par la mort, purement et simplement. Il en est de même pour toute attitude ou toute parole contestataire, ainsi que pour tout refus d'obéir aux ordres qui vous sont et qui vous seront donnés. Maintenant, j'aimerais que vous leviez la main droite et que vous juriez sur votre honneur que vous respecterez le règlement que voici et que par-dessus tout vous respecterez jusqu'à votre mort le sceau du secret qui nous lie tous ici »

Il n'y avait pas à discuter avec un tel homme, et Eugène se résigna à lever la main droite et à prononcer ce qu'il était sensé dire. Il saisit le règlement alors que le géant quitta la chambre. Il fallait maintenant pour Eugène prendre connaissance de ce pour quoi il avait donné sa parole. Il n'était pas au bout de ses surprises :

Article 1 : *vous êtes considéré comme un prestataire tenu à l'obéissance et à la discipline dans l'établissement envers toutes les personnes pouvant vous donner des ordres ou des directives.*

Article 2 : *il est interdit de protester sans raison valable, c'est à dire pour un objet ne concernant pas l'avancement ou le bon déroulement de l'activité exercée.*

Article 3 : *tout retard excessif dans le travail demandé fera l'objet de sanctions qui varieront en fonction de l'importance du retard. Il pourra s'agir d'une restriction d'un ou plusieurs repas, d'une mise en quarantaine dans la chambre du contrevenant ou encore d'une baisse du salaire versé (voir Article8).*

Article 4 : *il est interdit de pénétrer dans une pièce autre que celle(s) dans laquelle ou lesquelles vous exercez votre activité, sauf permission exceptionnelle.*

Article 5 : *toute tentative d'évasion sera punie par l'exécution pure et simple du prestataire.*

Article 6 : *les repas sont servis à 8 heures 30 pour le petit déjeuner, 12 heures pour le déjeuner et 19 heures 30 pour le dîner. En dehors de ces horaires aucune nourriture ne pourra être demandée.*

Article 7 : *à partir de 21 heures, chacun est tenu de regagner sa chambre et ne plus y sortir jusqu'au lendemain matin, sauf pour satisfaire les besoins vitaux.*

Article 8 : *un salaire couvrant l'ensemble du travail effectué et la qualité de ce travail sera remis à terme au prestataire. Il sera fixé en fonction de l'importance du travail et*

proportionnellement à l'efficacité de la prestation. Une avance de 100 000 francs en argent liquide lui sera versée dès son arrivée.

Article 8 : *à son départ, chaque prestataire prendra connaissance d'un alibi personnel pouvant expliquer sa disparition et son absence qu'il devra apprendre par cœur et savoir communiquer lorsque cela se révélera nécessaire.*

Article 9 : *à long terme, le prestataire sera tenu de garder secrètes toutes les activités menées par lui-même ou par d'autres au sein de l'établissement, de démentir son enlèvement ou celui des autres prestataires ainsi que toute information concernant ce qu'il a vu, entendu ou fait au sein de l'établissement. Le non respect de cet article entraînera l'exécution pure et simple du prestataire.*

Mon Dieu ! se lamenta Eugène, tout ça est si incroyable que je dois être en train de cauchemarder ! Il commença à se tapoter les joues.

Allez, réveille-toi malheureux.

Au moment-même ou Eugène tentait de s'extraire de ce rêve qui n'était que réalité, l'un des hommes qui l'avaient amené dans sa chambre rentra brutalement avec une épaisse planche de bois dans la main.

« Ca, c'est pour la porte. » annonça-t-il.

Et Eugène subit, pour la deuxième fois dans la même soirée, un sérieux coup sur la tête.

Chapitre treize

« La grande surprise du petit déjeuner »

Le lendemain matin, c'est à huit heures que la douleur, double d'ailleurs, tira Eugène du sommeil. En ouvrant les yeux dans cette pièce, le souvenir de la veille et la réalité de la situation qu'il pensait être un rêve, tout cela le mit de fort mauvaise humeur. La douleur diffuse qui lui recouvrait tout le crâne n'arrangea pas la colère qui le fit se lever et se diriger vers la porte. Au moment où il s'apprêta à saisir la poignée, la porte s'ouvrit.

« Bonjour Monsieur Grandjean. J'espère que vous avez passé une très bonne nuit. »

C'était le grand homme de la veille, avec son crâne blanc et ses mains immenses.

« Ce matin je vous prierai de bien vouloir prendre votre petit déjeuner en compagnie de vos nouveaux collègues, suite à quoi je viendrai vous retrouver pour vous amener faire le tour du bâtiment. »

Le ton que prenait cet homme depuis la veille pour s'adresser à Eugène et qui donnait l'impression à ce dernier qu'on le recevait dans un hôtel de luxe plutôt que dans cet endroit étrange et austère avait de quoi irriter, mais Eugène pensa qu'il faudrait garder toute sa colère pour la faire éclater à l'instant où il serait présenté au responsable de tout cela. Il se laissa donc mener dans une pièce aussi simple que la sienne, mais plus grande et au centre de laquelle se dressait une large table recouverte d'une nappe et entourée de huit chaises. Le petit déjeuner semblait avoir été préparé avec la plus grande attention. En plus de deux ou trois carafes d'où émanait une odeur pénétrante de café, de cinq ou six pots de confitures de parfums différents, la table offrait de grandes assiettes remplies de croissants ainsi que de fruits frais.

Eugène s'installa sur l'une des chaises et attendit les autres personnes qui devaient certainement le rejoindre. Quelques instants après, un homme d'une quarantaine d'années fit son entrée dans la salle et s'approcha d'Eugène.

« Vous êtes Eugène Grandjean je suppose ? Bienvenue, dit-il. Je m'appelle Axel Lefranc. Ne vous inquiétez pas, monsieur Grandjean, vous comprendrez assez vite la raison de votre présence ici et vous rendrez compte que vous serez en sécurité tant que vous suivrez le règlement dont vous avez du prendre connaissance, et que vous faites ce qui vous est demandé. Gardez courage. »

Axel Lefranc. Le chirurgien. Premier disparu de la liste.

Eugène s'attendit à voir rentrer le reste des mystérieux disparus et très vite son intuition se révéla être juste :

« Bonjour, je suis Edouard Duchenne. » Un bel homme, jeune et distingué. Un œil franchement amoché.

« Felipe Cerrumani. » Un léger accent méditerranéen, l'allure et le teint italien.

« Je m'appelle Anne-Marie Pensuet, enchantée. » Une petite femme. Une impressionnante crinière blonde.

« Mon nom est Guillaume de Brissac. Soyez le bienvenu. » Une présentation impeccable. Un homme d'un certain âge mais plutôt bien conservé par les années.

« Bonjour, je suis Carlos Lopez. » Un mètre quatre-vingt de muscles.

Les cinq personnes prirent place tranquillement autour de la table et s'apprêtèrent à débiter le petit déjeuner lorsque plusieurs cris aigus retentirent dans le couloir.

« Lâchez-moi, vous dis-je, criait Paloma, vous n'avez pas le droit de me retenir ici, laissez-moi sortir ! »

Les deux hommes qui tenaient Paloma par les deux bras, les mêmes que la veille, lâchèrent la femme au seuil de la pièce et refermèrent la porte. Paloma resta un instant sans rien dire et dévisagea un à un les autres avant de demander simplement :

« Qui êtes-vous ? »

- Bienvenue parmi nous, annonça Axel Lefranc. Tout d'abord, laissez-moi vous dire qu'il est tout à fait inutile de crier ou de vous plaindre d'une façon ou d'une autre. Ils ne vous laisseront pas sortir. Par contre, je vous invite à vous asseoir aux côtés d'Eugène Grandjean ici présent, qui comme vous va passer sa première journée ici, pour que je puisse vous exposer à tous deux les différents points qui pourront vous faire intégrer notre groupe dans les meilleures conditions. »

Paloma s'exécuta dans protester et s'installa à la dernière place qui lui était destinée. D'un ton calme et posé, Axel poursuivit en ces termes :

« J'ai été enlevé le mois dernier, comme vous devez certainement le savoir, alors que je prenais quelques jours de vacances à Fontainebleau. Je vous passe les détails de cet enlèvement qui avait été admirablement préparé. Quoiqu'il en soit, le soir-même mes ravisseurs m'ont mené ici-même, mais encore aujourd'hui j'ignore comme tous ceux qui sont présents autour de cette table où nous nous trouvons. D'après les témoignages de chacun d'entre nous, il semblerait que nous soyons hors des murs de Paris, malheureusement nous ne pouvons apporter aucune précision sur cette hypothèse. Sachez que si aujourd'hui nous sommes retenus ici c'est sous la volonté d'un seul homme dont personne ici ne connaît l'identité, malgré tous les efforts qui ont été déployés par chacun d'entre nous. Les seules informations que nous puissions avancer à son sujet sont les suivantes : tout d'abord c'est un homme dont la richesse est considérable. C'est avec cette seule richesse qu'il paye les hommes qui nous ont enlevés et qui nous surveillent en permanence et qu'il a financé l'équipement de tout le bâtiment. Cet argent sert également à acheter tout le nécessaire pour nous faire travailler ici. Ensuite il faut se rendre à l'évidence que tous autant que nous sommes nous exerçons tous notre spécialité, mettons à sa seule disposition nos connaissances et notre savoir-faire dans un but qui nous est pour l'instant interdit de connaître. Nous ignorons combien de temps nous serons prisonniers de cet homme, mais il nous a été promis une forte somme d'argent au terme de notre travail, sous réserve de respecter, comme vous le savez, chaque article du règlement. Je laisserai le soin à chacun de bien vouloir, lorsque cela sera nécessaire, présenter son travail à nos nouveaux compagnons Eugène et Paloma. »

Axel marqua une courte pose puis reprit :

« Ayant été la première victime de ces enlèvements, j'ai été le premier à mettre les pieds ici et j'ai vu comment cet endroit a évolué parallèlement à l'arrivée des nouvelles personnes. Je crois ne pas me tromper en disant que nous avons affaire à un homme qui a perdu la raison mais qui est pleinement déterminé à obtenir ce qu'il désire. Il est également clair qu'aucun faux pas ne nous sera pardonné. Si nous voulons nous laisser une chance de nous sortir indemne de tout cela, nous devons faire tout ce qui nous a demandé et surtout rester solidaires les uns des autres. Chaque information doit être partagée avec le groupe entier, tout indice qui pourrait nous faire mieux comprendre le dessein de notre homme doit être immédiatement communiqué aux autres. En agissant de la sorte, en mettant tous nos efforts en commun, nous pourrions peut-être prévenir la police et retrouver notre liberté.

Sur ce, profitons de la seule bonne chose dont il nous soit offert de profiter ici. Bon appétit. »

Pour Eugène et Paloma, qui se regardèrent pendant une longue minute comme si l'autre pouvait être d'un quelconque secours, une telle situation ne pouvait que les laisser sans voix. Il y avait tant de questions qui leur venaient à l'esprit qu'aucune finalement ne parvenait à leur bouche. Ils prirent machinalement leur petit déjeuner sans réellement l'apprécier. Que penser de tout cela et qu'attendre de la journée qui se préparait pour Eugène et Paloma ? C'est une interrogation que notre écrivain n'arrivait point à ôter de son esprit.

Après le repas, chacun se leva pour regagner silencieusement ses appartements. Comme prévu, le « maître de maison » refit son apparition, pria Eugène de le suivre et

demanda à Paloma de bien vouloir regagner sa chambre en attendant son tour, ce qu'elle fit, contre toutes attentes, sans émettre aucune objection.

Chapitre quatorze

« L'art de bien se vêtir selon Felipe Cerrumani, l'expérience d'Edouard Duchenne et le charisme de Guillaume de Brissac »

Comme cela avait été prévu, on fit faire à Eugène la visite du bâtiment. Concernant la disposition des pièces, Eugène vit que l'ensemble des chambres destinées à ses nouveaux compagnons se trouvaient les unes à côté des autres, sur le côté droit du grand couloir qui aboutissait à une épaisse porte en métal à trois serrures. Sa chambre était la plus proche de la porte. C'était par celle-ci, il le devinait, qu'il avait été introduit dans le bâtiment le soir de son enlèvement. En poursuivant plus en avant, il y avait à gauche la porte donnant sur la salle à manger et, juste à proximité, les sanitaires ainsi qu'une salle de douches. Venaient ensuite différentes pièces qui étaient destinées aux activités de chacun.

Felipe Cerrumani s'affairait dans une petite salle où étaient entreposés des vêtements d'homme de toutes sortes, des costumes, des pantalons, des chemises de toutes couleurs ainsi que des vestes et des manteaux d'hiver.

Anne-Marie Pensuet travaillait au même endroit que Carlos Lopez, dans une sorte de petit laboratoire dans lequel on pouvait apercevoir quelques instruments de chimie, des dizaines de flacons à la mystérieuse contenance qui dégageaient de riches odeurs parfumées, alors que dans un coin on pouvait apercevoir divers appareillages de sport où s'exerçait Carlos. Tout cela ne cessait d'intriguer Eugène auquel son impénétrable guide n'apportait aucune lumière, malgré les questions répétées qui lui étaient adressées.

Il semblait qu'Edouard Duchenne et Guillaume de Brissac ne travaillaient pas dans une pièce attribuée, ils n'avaient apparemment besoin d'aucun matériel, d'aucune machine, équipement ou accessoire comme il avait pu le voir pour Anne-Marie ou Felipe. Lorsque la visite arriva à son terme, Eugène s'étonna de ne pas avoir vu Axel Lefranc. On lui répondit qu'Axel travaillait dans une pièce totalement séparée des autres dans laquelle personne d'autre n'avait le droit d'entrer, elle était d'ailleurs dotée d'un verrou dont la clé n'avait qu'un seul propriétaire, on se doute lequel.

Peu après, Eugène se vit remettre, comme précisé dans le règlement, la jolie somme de cent milles francs en billets qu'il accepta sans discuter, sans même prendre le temps d'y réfléchir. Il faut croire que ce jour-là on n'avait pas besoin de lui puisque aucun travail ne lui fut demandé de la journée, ce qui lui donna le temps d'aller à la rencontre de ses compagnons. Il s'approcha de la pièce qu'occupait Felipe Cerrumani et frappa à la porte.

« Rentrez donc, Eugène, je vous en prie ! » invita Felipe.

- Merci, répondit Eugène, je crois qu'au point où j'en suis il me faut profiter de la liberté provisoire qu'on m'accorde aujourd'hui pour essayer de comprendre un peu mieux ce que nous faisons tous dans cet étrange endroit.

- Eh bien, poursuit l'autre, vous l'aurez sans doute compris : nous n'avons pas été choisis au hasard par notre mystérieux ravisseur. J'ignore quel type de travail vous serez amené à réaliser, mais je peux vous dire que l'objectif du mien est de commander les meilleurs vêtements de la mode actuelle et de créer des ensembles adaptés aux soirées mondaines. Mon expérience dans le monde du prêt à porter, du stylisme et de la mode me permet de faire les choix les plus judicieux. Jusqu'à présent, il semble que la qualité de mon travail soit suffisante aux yeux de mon destinataire.

- Je dois donc supposer que tous ces vêtements sont destinés à être portés par l'homme mystérieux ?

- Vous supposez bien.

- Mais si vous faites ce type de travail, il est évident qu'à un moment où un autre vous faites essayer vos vêtements à cet homme et que par conséquent, vous savez de quoi il a l'air ?

- Détrompez-vous, je ne l'ai encore jamais vu depuis que je suis ici !
- Mais alors comment pouvez-vous vous assurer que les vêtements sont réellement à sa taille et lui plaisent ? demanda Eugène.
- Pour se qui est de la taille, j'ai tout simplement demandé qu'on me communique ses mesures, ce qui me permet de retoucher si nécessaire toutes les confections avant de les lui faire parvenir. Quant à votre seconde interrogation, je sais tout de suite lorsque les vêtements ne conviennent pas puisqu'ils me sont immédiatement retournés.
- En bref, notre homme fait appel à vous pour lui préparer toute une panoplie de costumes et de vêtements en tout genre qu'il utiliserait, d'après ce que vous me dites, pour se rendre dans des soirées mondaines ?
- Vous avez entièrement raison. »

Eugène poursuivit son parcours en allant s'adresser à Edouard Duchenne qu'il trouva dans sa chambre :

« Puis-je vous déranger quelques instants monsieur Duchenne ?

- Bien sûr, venez et fermez bien la porte, je n'apprécie guère qu'on nous entende parler ici et les couloirs ont des oreilles, répondit Edouard.
- Bien, bien, alors fermons la porte, fit Eugène en accompagnant le geste à la parole.
- Vous vous demandez peut-être ce qu'un homme comme moi peut bien pouvoir faire ici ?
- C'est la raison pour laquelle je suis venu vous voir et j'espère que vous accepterez de me donner à ce sujet quelques renseignements que je suis tout prêt à écouter.
- Alors voici les détails qui me concernent et que vous serez sans doute satisfait de connaître. J'ai été enlevé le vingt-cinq septembre dernier, alors que je rentrais chez moi, aux alentours de une heure du matin, à mon retour d'une soirée qui se tenait dans un de mes cabarets favoris. Je dois vous avouer que je ne me suis pas laissé faire, lorsque ces deux brutes se sont jetées sur moi, et je pense que si quelqu'un avait pu me venir en aide, je ne serais pas là aujourd'hui. Malheureusement, à cette heure-là de la nuit il est rare de croiser quiconque dans la rue, ou mieux vaut finalement, ne croiser personne ! Je me suis donc inutilement débattu, ce qui m'a valu un coup de poing qui aurait du m'assommer et qui a finalement terminé sur mon œil gauche.
- J'ai, moi aussi quelques séquelles de mon enlèvement, ajouta Eugène en passant la main sur son crâne encore endolori.
- J'ai été mené ici dans les mêmes conditions que tout le monde, ni plus ni moins. Dès le deuxième jour on m'a informé de la nature de mon travail ici.
- Et quel est-il ?
- Il faut reconnaître que j'ai une certaine expérience des soirées bourgeoises et beaucoup de gens admirent mon sens du contact, mon charisme et mon habileté à raconter des histoires ou des anecdotes. C'est pourquoi il m'est demandé, deux à trois fois par semaine, de rencontrer l'homme qui nous retient ici, et de lui fournir tous les conseils qu'il est nécessaire d'avoir pour mener une conversation avec une femme.
- Comment ! s'exclama Eugène, vous avez vu cet homme ?
- Voire est un grand mot, répondit Edouard. A vrai dire, je n'ai jamais pu voir son visage puisque les jours où il me reçoit, je m'installe sur une chaise située devant un bureau qui me sépare de lui, mais il faut savoir qu'il me tourne constamment le dos et que la faible luminosité de la pièce est telle que je ne peux rien dire de bien particulier sur l'apparence de ce mystérieux personnage.
- Et comment se déroulent ces curieux entretiens ?
- La plupart du temps, je parle tout seul pendant trente à quarante minutes, ce qui les premières fois n'a pas manqué de me déstabiliser. Mais il lui arrive parfois de me poser des questions auxquelles je m'applique à répondre avec le plus de clarté et de précisions possibles. Je lui donne les clés du savoir-parler, les meilleures façons d'entretenir une conversation avec une personne, tout en lui faisant part de ma propre expérience en ce domaine, je lui confie mes réussites, lui avoue mes déceptions, et ainsi de suite. Mon travail s'effectue en parallèle à monsieur de Brissac, qui est professeur de communication, et qui

apporte des conseils plus théoriques sur les bonnes manières et les bons gestes à avoir pour séduire son interlocuteur. J'ai moi-même découvert, en discutant avec Guillaume, qu'au cours d'une conversation, nous avons tous une multitude de tics et de manières que nous adoptons de manière purement inconsciente et qui peuvent changer radicalement l'image que l'on donne à la personne qui nous écoute. Tout cela est passionnant. Guillaume lui-même est d'un charisme peu commun. Je ne sais pas si cet attrait qu'il exerce envers autrui provient de ses connaissances dans les méthodes de communication ou s'il est naturellement doté d'un tel tact, en tout cas c'est un homme qu'on écoute dès qu'il parle. Quant à cet inconnu, je doute qu'il puisse un jour pouvoir jouir d'un tel charisme. Peu à peu j'ai pris l'habitude de parler avec lui et il faut reconnaître que tout cela constitue pour moi un certain divertissement...

- Vous êtes en train de me dire que cet homme tente de s'approprier toute votre expérience des femmes et votre habileté à la conversation pour l'utiliser, à son tour, et en sa seule faveur ?

- Je pense qu'il n'y a pas de doutes à avoir à ce sujet.

- Alors c'est tout à fait effarant. »

Chapitre quinze

« L'exposé du docteur Lefranc »

Lorsque Eugène sortit de la chambre d'Edouard, il entendit quelqu'un s'approcher de lui. C'était Axel Lefranc.

« Ah, Eugène ! s'exclama-t-il, alors, comment allez-vous ?

- Eh bien, docteur j'apprends à chaque minute des choses de plus en plus incroyables sur notre employeur anonyme qui ne cessent pas de m'interpeller sur la nature du travail qui me sera demandé.

- Et pourtant, vous avez du comprendre que nous faisons tous ici ce que nous savons faire !

- Oui, et cela veut dire que l'on va m'employer pour écrire...

- Il faut le croire.

- Oui, mais écrire quoi ?

- Vous le saurez bien assez tôt Eugène, moi je l'ignore tout autant que vous pour l'instant.

- Mais vous, Axel, qui êtes chirurgien, que faites vous donc ici, interrogea Eugène, vous n'allez tout de même pas me dire que vous faites de la chirurgie ?

- Soyez-en assuré.

- Pardonnez-moi ?

- Je ne peux pas vous donner tous les détails de mon travail ici, car si cela devait se savoir, je risquerais ma propre vie. J'ai ordre de ne rien divulguer sur la nature de mes projets.

- C'est pour moi insoutenable de ne pas connaître plus en détails ce que vous faites ici, mais je ne veux pas vous mettre en danger. J'ai tout de même du mal à m'imaginer comment vous pouvez exercer correctement votre métier dans un tel endroit.

- N'oubliez pas que notre homme a des moyens colossaux pour satisfaire nos besoins en matériel. Il faut croire d'autre part qu'il doit avoir un certain nombre de connaissances très efficaces qui lui ont permis d'installer ici, dans le plus grand secret, une pièce entièrement équipée pour la chirurgie esthétique.

- La chirurgie esthétique ? Mais qu'est-ce donc ? demanda Eugène.

- Connaissez-vous un peu l'histoire égyptienne monsieur Grandjean ?

- Je dois reconnaître que ce genre de sujet m'est plutôt étranger, répondit l'autre.

- A moi aussi, poursuivit le docteur, mais ce qu'il faut savoir est que nos ancêtres les égyptiens avaient des connaissances et un savoir-faire en chirurgie qui dépassent largement ce qu'on pourrait imaginer.

- Vraiment ?

- Et il faut ajouter aussi qu'il y a quelques milliers d'années, en Egypte, l'homme se souciait déjà de son apparence et a fait les premiers pas dans ce qu'on appelle aujourd'hui la chirurgie réparatrice et reconstructrice. Et je suis persuadé, d'après l'expression de votre regard et toute l'attention que vous semblez m'accorder, que vous brûlez d'envie d'en savoir plus.

- Et moi je suis persuadé que vous allez très vite lever ce suspense insoutenable.

- La chirurgie réparatrice et reconstructrice, ou disons chirurgie plastique pour simplifier les termes, est une discipline très récente qui consiste à corriger, chez l'homme, certaines imperfections physiques pouvant trouver diverses origines. Parfois il pourra s'agir des séquelles qu'a laissés un grave accident. Il arrive aussi dans d'autres circonstances qu'une maladie soit la cause d'une dégradation de l'état physique du patient. J'ai travaillé pendant une vingtaine d'années sur la chirurgie plastique et j'ai à mon actif plus de trente opérations de ce type. Avec l'expérience, je me suis rendu compte que la portée de mon métier dépassait largement le fait d'opérer un patient, de corriger ses défauts et d'exercer dans ses strictes limites la chirurgie qui m'avait été enseignée à la faculté. En réalité, il m'est apparu tout à fait

fondamental qu'en soignant le physique de mes patients, je soignais tout aussi bien voir davantage leur bien-être spirituel.

- Vous voulez dire, intervint Eugène, que votre métier, en plus d'être purement médical, a progressivement évolué vers un certain humanisme ?

- Tout à fait. Ce qu'il faut comprendre, c'est que le chirurgien tout comme le généraliste ou même le dentiste, soignent les âmes autant que les corps. La prise de conscience de tout cela, couplée à des découvertes intéressantes en terme de chirurgie, m'ont amené à concevoir une autre chirurgie, la chirurgie esthétique. La chirurgie plastique se limite à rendre acceptable l'imperfection. Mais pourquoi ne pourrait-on pas rendre l'imperfection perfection, où même l'acceptable perfection ? Me suivez-vous Eugène ?

- Pas réellement, malgré toute mon attention.

- Ce que je veux dire, c'est qu'il est possible de changer le laid ou le moyen en beau. Il faut reconnaître que dans la société actuelle, le bien-être d'un individu passe forcément par son bien-être physique. C'est pourquoi je déclare qu'il est à présent tout à fait possible, grâce à la chirurgie esthétique, d'améliorer par certaines interventions chirurgicales l'apparence physique d'un patient dans le but de favoriser son épanouissement social, ce qui dépasse largement les simples corrections physiques qu'apportait la chirurgie réparatrice.

- Si je vous comprends bien, docteur, vous êtes en mesure d'améliorer les caractères physiques d'un individu, c'est à dire ni plus ni moins de le rendre plus attrayant, plus séduisant qu'il ne l'est au naturel ?

- C'est cela.

- Mais à quels niveaux pouvez-vous intervenir ?

- La principale application de cette nouvelle discipline concerne à quatre-vingt dix pour cent le visage. Mais tout le corps peut être opéré. Le remodelage peut alors impliquer la diminution du volume de certaines parties du corps, comme le nez, les seins, les hanches, ou bien l'augmentation du volume, comme les seins par exemple. Chez l'homme ou la femme, les besoins ne sont pas du tout les mêmes, vous le comprenez. Pour l'homme, on pourra imaginer une diminution du volume de la poitrine par lipoaspiration, alors que chez la femme on cherchera à l'augmenter. Les désirs de la femme se porteront vers l'atténuation des effets du vieillissement, alors que les besoins de l'homme se porteront sur des problèmes plus ciblés comme la calvitie.

- Vous savez traiter la calvitie ?

- J'ai encore beaucoup de progrès à faire dans ce domaine, mais j'ai expérimenté deux méthodes qui m'ont donné des résultats encourageants.

- Et quelles sont-elles ?

- La première consiste à greffer des cheveux sur la partie dégarnie du crâne, ce qui demande beaucoup de temps et d'application. La deuxième, plus difficile à mettre en œuvre, vise à exciser une partie chauve et de refermer la zone par rapprochement des berges, ce qui diminue la surface dépourvue de cheveux. C'est ce que j'appelle « la réduction de tonsure ». Mais tout cela dépend bien-sûr de l'importance de la calvitie.

- Je crois que vous m'en avez dit plus que vous ne l'aviez initialement prévu... Dois-je penser que vous effectuerez ce genre d'opérations sur notre ravisseur ?

- Je n'ai pas besoin de vous le dire pour que vous le compreniez.

- Dites-moi comment est-il.

- Je ne peux pas, Eugène, il m'est interdit de vous communiquer ce genre d'informations, à vous comme aux autres.

- Toute cette histoire est complètement surréaliste. Mais Paloma, savez-vous quel sera son rôle dans tout cela ?

- Paloma est esthéticienne. Le soin du visage ou la coiffure n'ont pas de secret pour elle.

- On peut donc penser qu'elle travaillera à vos côtés, docteur, dans la continuité de vos efforts, dans l'unique but de faire de notre inconnu quelqu'un dont on ne saura pas plus l'identité, mais qui au moins sortira grâce à tous vos soins plus présentable qu'il ne l'était au commencement ?

- Vous savez tout. »

Chapitre seize
« Les phéromones d'Anne-Marie Pensuet »

Il ne manquait plus pour Eugène qu'à rencontrer Anne-Marie Pensuet ainsi que Carlos Lopez. Il les avait aperçus, le matin même, s'affairant dans une sorte de laboratoire où il comprenait mal quelle pouvait être la place de Carlos, ni même celle d'Anne-Marie d'ailleurs.

Que réservait à Eugène la dernière rencontre avec Anne-Marie et Carlos ? C'est ce que vous allez bientôt savoir.

Eugène retrouva la même odeur qui l'avait frappé lors de sa première visite, un mélange épais de fleurs si complexe qu'il n'arrivait pas à en distinguer les composants (d'ailleurs il n'était pas forcément très doué pour ce genre de choses), mêlé à une odeur assez prononcée de sueur. Concernant l'odeur de sueur, il n'y avait pas de questions à se poser lorsqu'on voyait Carlos courir sur une sorte de tapis coulissant qui lui donnait la curieuse image d'un homme désespéré qui tend vers un but qu'il n'attendra jamais : il faut dire qu'il était couvert de sueur. Mais concernant toutes ces odeurs si particulières, Eugène s'interrogea en observant Anne-Marie Pensuet qui s'affairait comme une magicienne autour de tous ses flacons. Il s'en approcha discrètement.

« Bonjour ! » commença Eugène.

Anne-Marie leva la tête mais ne répondit pas.

« Avez-vous quelques minutes à me consacrer ?

- Non, pas vraiment, répondit Anne-Marie, mais je vais faire un effort.

- En ce cas, je suis sur que vous pouvez m'expliquer ce que vous êtes en train de faire ?

- Je formule.

- Je vous demande pardon ? »

La petite femme s'arrêta comme si Eugène venait de briser définitivement la continuité de ses mystérieuses recherches.

« Très bien, alors venez par ici, que je vous explique une fois pour toutes en quoi consiste mon métier.

- Très bien, je suis tout disposé à vous écouter.

- Alors sachez que je ne répéterai pas deux fois.

- Je n'en aurai pas besoin, si c'est cela qui vous inquiète, répondit Eugène. Mais prenez donc le soin d'être claire !

- Mon métier, monsieur, ne laisse pas de place ni à l'incertitude ni à l'indécision. Aussi ma façon de parler se veut être clair, précise et compréhensible.

- Alors je vous écoute.

- Me sentez-vous, monsieur Grandjean ?

- Vous sentir ? C'est qu'ici il faut reconnaître qu'il y a tant d'odeurs qu'il me serait très difficile de pouvoir distinguer votre odeur, si c'est de cela dont vous parlez, de toutes les autres qui planent dans cette atmosphère !

- Oui, c'est juste. Mais ce que j'entends par là, c'est de savoir si vous avez envers moi, depuis que nous discutons, un sentiment plutôt sympathique ou bien plutôt antipathique ? Et je vous demanderais, pour que vous compreniez la suite, de me répondre en toute franchise.

- Cela serait mentir de dire que j'éprouve pour vous une grande sympathie, étant donné la manière dont vous m'avez accueilli ici et le ton avec lequel vous m'avez répondu.

- Très bien. Alors sachez que l'impression que je vous laisse tout comme celle que vous me laissez aurait été la même si nous n'avions pas prononcé un seul mot. Aussi vous auriez été incapable de me faire part d'une quelconque sentiment si vous étiez atteint d'un rhume, car il

faut que vous sachiez que dans les relations entre les hommes et les femmes, tout n'est qu'une question d'odeur.

- De quelles odeurs voulez-vous parler ?

- Non pas les odeurs qui provoquent consciemment chez vous une sensation de plaisir ou de déplaisir. Il existe chez l'homme comme chez l'animal, certaines molécules sécrétées par le corps qui servent de messagers biochimiques inodores ayant une forte influence sur le comportement social et sexuel de l'individu. Ces molécules s'appellent les phéromones.

- Phéromones ? C'est un nom bien curieux que je reconnais n'avoir jamais entendu !

- Phéromone vient du grec *pheran*, transférer, et *horman*, exciter. Chaque individu, vous, moi, Carlos, émet des phéromones qui constituent des signaux sexuels, une sorte de langage corporel qui provoque de l'attractivité, de la sympathie ou de l'antipathie envers la personne qui se trouve à ses côtés. Ces messages conditionnent ni plus ni moins la qualité de nos relations affectives et sexuelles.

- C'est fascinant !

- N'est-ce pas ? Les phéromones sont produites par des glandes situées à la base des poils sous les aisselles et autour des organes génitaux et des mamelons des hommes et des femmes.

- Mais si les phéromones sont inodores, pouvez-vous me dire au moins par quels mécanismes il peuvent influencer notre comportement ? demanda Eugène.

- C'est plutôt simple : nous avons, logé dans le nez, un petit organe appelé organe voméronasal ou organe de Jacobson. Celui-ci est relié à l'hypothalamus, une partie du cerveau qui joue un rôle capital dans nos émotions et nos comportements sexuels. Par une suite de phénomènes physiologiques, la perception des phéromones par un individu influe directement sur son comportement social ou sexuel.

- Et pourriez-vous me donner quelques précisions concernant ces fameuses phéromones ?

- Lorsque vous tombez amoureux, votre organisme synthétise une phéromone bien connue sous le nom de Phényléthylamine. Il a été démontré que cette molécule provoque les mêmes effets euphorisants que certaines drogues. D'autre part, la Phényléthylamine stimule la production de dopamine, un neurotransmetteur qui agit sur plusieurs processus physiques et physiologiques. La dopamine est notamment liée au système limbique, une zone du cerveau qui est le siège des émotions et des fonctions vitales comme la soif, la faim et la sexualité. Lorsqu'un événement est plus heureux que nous l'avions espéré, la dopamine émet un signal de bonheur dont les effets agréables nous poussent à répéter l'expérience. Me suivez-vous monsieur Grandjean ?

- Je vous suis parfaitement et je suis ravi d'en apprendre autant sur ce sujet.

- Maintenant vous comprendrez l'origine des pommes d'amour ?

- Les pommes d'amour sont des sucreries que l'on trouve surtout dans les foires ?

- Vous avez raison, mais à l'origine, sachez que les pommes d'amour étaient des pommes pelées que les femmes maintenaient sous leurs aisselles pour les imprégner de leurs odeurs, et ce pour les offrir à leurs amoureux. Ne riez pas trop en apprenant également que dans certaines zones rurales du Brésil, les femmes servent à leur mari du café filtré au travers de sous-vêtements usagés !

- Je veux bien croire tout ceci, mais quel rapport peut-il exister entre les phéromones, la présence de Carlos ici, et tous les parfums que vous manipulez ?

- Ne confondez pas les ingrédients et le produit. J'utilise des essences naturelles pour créer des parfums. La parfumerie est un art autant qu'une science, aussi est t'il aussi important, pour formuler un parfum, d'avoir une bonne sensibilité de l'odorat que des connaissances dans la science du mélange. Je ne vous donnerai pas tous les détails de ce métier car il contient une grande partie de savoirs-faire secrets qui se transmettent de génération en génération. Mais ce que je peux vous dire, c'est que j'ai eu, il y a quelques mois, l'idée un peu spéciale d'incorporer des phéromones dans la formulation de mes parfums. Devinez-vous quel est le but de ce mélange qui doit vous paraître surprenant à première vue ?

- J'imagine, répondit Eugène, qu'en utilisant des phéromones dans les parfums, vous leur ajoutez, en plus de leur propriété générale de dégager une bonne odeur, une nouvelle

dimension, plus insidieuse, paradoxalement inodore, mais qui doit influencer le comportement sexuel de celui ou celle qui le respire. Et j'imagine, en observant les efforts de Carlos, que ce parfum sera porté par un homme ?

- Tout à fait. En réalité, j'ai réussi à isoler une grande quantité de phéromones dans la sueur de l'homme. C'est donc grâce à Carlos que je recueille les phéromones. Celles-ci sont ensuite soumises à une suite de réactions et de modifications chimiques puis incorporées dans mes parfums.

- Pensez-vous alors, Anne-Marie, qu'un tel parfum puisse améliorer sensiblement le pouvoir de séduction de celui qui le porte ?

- Ce n'est pas une chose qui est certaine. Il y a deux facteurs pour que l'attraction s'opère sur une femme. Premièrement, et cela est facile à comprendre, il faut que la base parfumée du mélange plaise à la personne. La rose, le jasmin, le lilas, la jacinthe ou encore la menthe sont autant de plantes qui peuvent composer un parfum. Mais il est aussi possible d'utiliser la feuille, la graine ou même la racine de certaines plantes. A la diversité des ingrédients correspond la diversité des goûts et des sensations. Certaines personnes seront sensibles à un mélange quand d'autres ne pourront le supporter. Deuxièmement, il faut savoir que cette différence de sensibilité de notre odorat vis à vis des parfums concerne également les phéromones. Lorsque deux personnes sont attirées l'une vers l'autre, c'est qu'ils sont sensibles à leurs phéromones respectives. Et lorsque deux personnes ne sont pas faites pour s'entendre, cela est en grande partie dû à l'incompatibilité de leurs phéromones.

- Qu'attend-on de vous ici exactement ?

- On attend de moi que je trouve la formule miracle qui réunit à juste dose les essences et les phéromones qui plairont à coup sûr à la personne concernée.

- Il y a, si je ne me trompe, une grande partie de hasard et de chance dans votre projet ?

- Vous voyez juste, Eugène, et malheureusement, je n'aurai qu'une seule chance pour trouver la bonne formulation. Dans le cas contraire, celui qui m'a demandé le parfum n'obtiendra pas ce qu'il désire et je ne préfère pas penser au sort qu'il me réserve si ce parfum ne produit pas les effets escomptés.

- C'est effroyable.

Après le repas du soir, Eugène se rendit dans sa chambre comme imposé dans le règlement et se prépara pour la nuit. Il n'y avait rien à faire pour s'occuper. Regarder les murs blancs n'avait rien de bien intéressant, et Eugène n'avait même pas à disposition sa pipe et son tabac. La seule chose qui restait à faire en attendant la nuit était de réfléchir. Il jeta un œil à la petite table sur le coin de la chambre.

Je n'arrive encore pas à croire à toute cette histoire, pensa Eugène. Je dois être aux prises de quelque hallucination puissante dont je n'arrive pas à me défaire, et pourtant je dois me résigner devant la réalité de ma situation. Pauvre Marcus, qui doit s'inquiéter plus que tous de ma disparition, et Margot, qui a du être bouleversée par l'événement !

Eugène s'allongea sur son lit.

Pour ne pas perdre la raison, poursuit-il, il me faut garder le sang froid et essayer d'en savoir plus sur l'homme qui nous a enlevé. Felipe Cerrumani, le styliste, est chargé de préparer des vêtements à la mode et de les lui faire parvenir. Edouard Duchenne, le séducteur, et Guillaume de Brissac, le professeur de communication, travaillent ensemble pour donner à l'inconnu ce qu'on pourrait appeler une certaine éducation sociale donnant les clés du discours, de la présentation et des bonnes manières à mettre en œuvre devant une dame. Il faut croire que l'homme n'a pas un physique idéal, puisque le docteur Lefranc met à sa disposition son expérience et ses découvertes en chirurgie esthétique pour améliorer son apparence. Quant à Anne-Marie Pensuet, son travail consiste à formuler un parfum révolutionnaire contenant des phéromones, molécules naturellement sécrétées par le corps qui influencent le comportement sexuel des êtres humains. De toutes ces informations nous pouvons en conclure avec une certaine certitude que cet homme veut séduire une ou plusieurs femmes par un ensemble de moyens dont la plupart n'émanent pas de sa propre personnalité, de son

éducation, ni même visiblement de sa propre intelligence. Ce doit être quelqu'un de très riche, cela nous le savions dès le début, mais surtout de profondément désespéré en matière d'amour, au point d'en devenir malade, si l'on se rend compte de l'ampleur et de la gravité du projet qu'il a imaginé pour satisfaire son besoin de séduction. Il a donc de l'imagination, certes, mais il faut être plutôt téméraire pour mettre en application de tels moyens qui nous ont fait tous nous retrouver ici. Pour le moment, je constate que les autres exécutent rigoureusement ce qu'on leur demande de faire, certainement par précaution autant que par peur des représailles. Mais le jour où nous trouverons un moyen soit de nous échapper, soit de prévenir le monde extérieur dont nous sommes pour l'instant totalement coupés, j'imagine mal comment l'identité de notre homme pourra nous échapper. Et même, loin de toutes ces considérations, il serait tout de même inconcevable que la police ne retrouve pas notre trace dans les semaines voire dans les jours qui viennent. Je dois donc pour l'instant attendre les ordres en faisant croire que je ne chercherai pas à m'échapper ou à compromettre le travail de chacun.

Chapitre dix-sept

« Où Eugène se met enfin au travail »

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis que Eugène Grandjean et Paloma Dos Santos faisaient partie du petit groupe de personnes qui, comme vous le savez, travaillaient tous ensemble, les uns avec beaucoup de résignation, les autres un peu moins, à la réalisation du projet surprenant de leur ravisseur. On voyait peu Axel Lefranc. Il devait être occupé à mettre en application sa philosophie de la chirurgie esthétique et n'avait à ce propos toujours donné aucun détail précis. Paloma Dos Santos s'était elle aussi mise au travail aux cotés d'Axel, et son laconisme valait bien celui du docteur. Le travail partagé avait beaucoup rapproché Guillaume de Brissac et Edouard Duchenne. Ils étaient tous deux d'une grande finesse d'esprit et passaient clandestinement beaucoup de temps à s'entretenir sur divers sujets où l'un et l'autre trouvaient toujours le moyen d'avoir une opinion. Il était assez intéressant d'assister, en tant que spectateur, à ce genre de conversation où l'ardeur du plus jeune était toujours modérée par la sagesse de l'aîné. Cependant les conversations portaient peu sur les leçons qui étaient prodigués à l'homme inconnu. D'une manière peu croyable selon Eugène, mais il faut tout de même croire que c'était là une réalité, à aucun instant Guillaume ni Edouard n'avaient pu l'observer distinctement. Il restait à ce jour-là aussi mystérieux dans son physique que dans son identité. Par contre, les deux hommes s'étaient tous deux rendu compte qu'au fil du temps, ce dernier n'hésitait pas à intervenir, à poser des questions le plus souvent pertinentes, mais le ton de sa voix ne pouvait en aucun cas donner plus de renseignements capitaux sur sa personne.

Felipe Cerrumani entretenait dans le groupe une ambiance très chaleureuse par sa jovialité permanente. D'ailleurs on peut se demander comment le groupe aurait pu rester solidaire sans l'apport du jeune homme qui avait plus d'une fois réconforté les désespoirs, modéré les colères et consolé les tristesses. Il exécutait son travail sans rechigner, en attendant avec beaucoup de philosophie des jours meilleurs. Il disait en plaisantant, que tout cela n'était qu'une farce dont il allait bientôt connaître l'instigateur. Mais le moins qu'on puisse dire, c'est que c'était une farce de mauvais goût.

Quant à Anne-Marie Pensuet, elle avait confié à ses compagnons qu'elle avait enfin établi une formule répondant à son cahier des charges, et qu'il ne restait plus qu'à tester son efficacité. Eugène était le seul à qui rien n'avait encore été demandé, jusqu'au jour où on vit réapparaître le grand homme chauve, vêtu exactement de la même façon que lors de son premier contact avec Eugène, c'est à dire très mal. Cet homme avait la peau sur les os, il portait des vêtements trop amples pour sa silhouette, il semblait bientôt toucher le plafond, et son étrange sourire qu'il était dur de définir comme crispé ou hypocrite lui donnait une étrange allure. Lorsqu'il s'approcha, ce matin-là, Eugène eut un instant l'image de ce type d'hommes au physique dérangeant et fascinant qu'on exhibe dans certains cirque et qu'on qualifie sans hésiter de monstres.

« Monsieur Grandjean, voici de quoi vous occuper pour la journée. Voici tout le matériel nécessaire à votre travail. Je repasserai ce soir à dix-huit heures pour le relever. N'oubliez pas de bien suivre les instructions qui vous sont données. Je vous souhaite bon courage. »

L'homme se retira sans un mot de plus, en laissant à Eugène un crayon, un bloc de feuilles dont la première contenait lesdites instructions :

Monsieur Grandjean, vous êtes chargé de préparer le modèle d'une lettre destinée à une jeune femme distinguée que vous venez hypothétiquement de rencontrer. Votre première rencontre a eu lieu lors d'une réception, Vendredi soir dernier, au cours de laquelle le hasard

vous a fait lui adresser la parole. Vous venez pour la première fois dans la capitale. Après avoir fait connaissance, votre discussion a duré environ une heure pendant laquelle vous vous êtes entretenus sur la sculpture, la politique et les vins de France. Son intérêt pour la politique vous est apparu évident, et vous devez feindre votre goût pour la chose. Son enthousiasme et sa culture concernant la sculpture laisse à croire qu'elle apprécie d'autres arts comme la peinture. Votre lettre devra témoigner de tout l'intérêt que cette dame a suscité en vous ainsi que de l'envie que vous avez de la revoir. Pour cela vous lui proposerez un rendez vous au restaurant de son choix, un jour quelconque de la semaine prochaine. N'exagérez pas sur les sentiments que vous éprouvez pour elle. Vous devez lui inspirer confiance et conforter la bonne impression que vous lui avez laissée lors de votre première entrevue. Votre travail est capital, vous n'aurez pas le droit à l'erreur.

Eugène resta quelques instants songeur après la lecture de ce document surprenant. Il lui semblait que le travail qu'on lui demandait ne présentait aucune difficulté car les consignes étaient peu nombreuses, mais il comprenait qu'il devrait mettre en œuvre beaucoup d'imagination et de justesse pour satisfaire la demande. Ne sachant rien sur la personne qui recevrait la lettre, connaissant si peu les conditions dans lesquelles s'était déroulée la rencontre et contraint d'écrire à un moment où il n'en avait pas forcément l'inspiration, Eugène se mit malgré tout au travail. Au milieu de l'après-midi, après avoir recommencé plusieurs fois la lettre, l'ayant modifiée à plusieurs reprises et relue deux ou trois fois, il recopia proprement sur une nouvelle feuille les quelques lignes suivantes :

« Chère Mademoiselle,

Je vous écris aujourd'hui pour vous faire part du très agréable souvenir que je garde de la soirée qui m'a offert, Vendredi dernier, l'honneur de faire votre connaissance. Je ne pensais pas que Paris puisse me donner l'occasion de rencontrer une personne aussi remarquable et cultivée que vous l'êtes.

Sachez que la conversation que nous avons eu ce soir-là fut pour moi un moment fort plaisant. Il est rare de rencontrer une jeune femme aussi intéressée par la politique, et j'avoue que j'adore converser avec autrui sur ce genre de sujets. L'attrait pour l'art et la peinture semble être entre nous une chose commune, aussi serais-je très honoré si vous acceptiez de me revoir bientôt pour que nous puissions partager nos passions.

Vous me verriez très heureux si vous acceptiez mon invitation à dîner la semaine prochaine. Pour cela je vous laisse le choix de l'endroit et du jour, en espérant recevoir bientôt votre accord.

Veillez croire en ma plus grande considération. »

Comme convenu, le soir-même on vint relever le travail d'Eugène. Il faut croire que la lettre qu'il avait écrit répondait aux attentes de celui qui allait la recopier, car ni le lendemain ni le surlendemain on revint le voir. A la bonne heure ! songeait Eugène, je ne crois pas me tromper en pensant que d'ici quelques jours on vienne me demander de poursuivre cette correspondance. Et il n'avait pas tort puisque quelques jours plus tard, il eut entre les mains les consignes nécessaires à la rédaction d'une seconde lettre.

Chapitre dix-huit

« Correspondance »

Ce qu'apprit Eugène en prenant connaissance des consignes de la nouvelle lettre, c'est qu'un dîner avait bien eut lieu entre les deux personnes concernées. A en croire les renseignements mis à sa disposition, le repas s'était bien déroulé. Il prit connaissance de tous les sujets qui y avaient été abordés ainsi que de nouveaux renseignements intéressants sur la jeune femme. Celle-ci avait trente ans et connaissait une bonne réputation dans le monde du spectacle. Elle était bavarde, pleine de vie et avide de connaissance et de rencontres. Ces maigres indices suffisaient à Eugène pour s'imaginer le type de femme à laquelle il devait s'adresser. Il rédigea donc avec beaucoup d'habileté la seconde lettre qui eut autant de succès que la première.

Les jours et les semaines s'écoulèrent, les rendez-vous se succédaient avec beaucoup d'espoir ; le docteur Lefranc avait terminé depuis longtemps son travail, Felipe continuait à entretenir sa garde-robes, les conseils de Guillaume et d'Edouard semblaient porter leurs fruits, le parfum d'Anne-Marie convenir à la situation. Il apparût donc d'une manière effroyable que le projet du riche investisseur tenait convenablement la route, bien qu'il soit difficile d'imaginer que cette entreprise pleine d'artifices et de mensonges n'ait pas à un moment ou un autre suscité le doute ou la méfiance chez la victime de la supercherie. Il fut demandé à Eugène de rédiger de nombreuses lettres dont le lyrisme s'imposa au fil du temps, parallèlement au rapprochement visible des deux protagonistes. Plus que de simples correspondances, les lettres d'Eugène furent bientôt de véritables déclarations d'amour. Et il n'y avait qu'Eugène pour écrire de telles lettres, avec tant de finesse, de justesse et de sincérité. Pour cela il faut reconnaître qu'il avait très souvent recours à tout le travail qu'il avait mené pour la rédaction de son roman « *Le pouvoir des mots* ». Quels que soient les moyens qu'il mettait à sa disposition, l'essentiel était de satisfaire les besoins qui lui étaient communiqués. Au bout d'un certain temps il lui fallut penser à des lettres bien plus inspirées. Et voici quel était le genre de lettres qui étaient nées de son imagination :

Il n'existe pas ailleurs que dans mon cœur un sentiment aussi fort que celui qui m'anime aujourd'hui. L'amour me couvre de son voile de soie et les étoiles du bonheur illuminent les soirées que je passe à tes côtés.

Le temps n'a aucune emprise sur ma passion éternelle. Tu hantes mes nuits et mes jours, ta beauté est un oasis regorgeant de l'élixir qui nourrit mon âme. Ton éloignement est une plaie incurable que seule toi peux soulager.

La raison me manque pour distinguer quelles sont les limites au delà desquelles je mourrai de folie et d'amour pour ton âme.

On imagine avec quelle émotion la destinataire recevait ce genre d'écrits. La correspondance fonctionnait à merveille, la jeune femme était comblée par le charme que pouvaient dégager de telles lettres et il est certain que celui qui en profitait tirait largement bénéfice d'un tel succès. Pourtant, malgré la nature indiscutable des sentiments exprimés par les lettres et l'admirable finesse avec laquelle ils étaient véhiculés, la jeune femme n'avait point succombé. Et Eugène poursuivait inlassablement son travail. Mais un soir, au cours du repas, Edouard Duchenne fit part à ses amis d'un événement soudain et inattendu qui venait de se produire lors de sa dernière entrevue avec l'inconnu.

Chapitre dix-neuf

« Eugène imagine un plan »

Alors que tous s'étaient installés autour de la table, Edouard demanda l'attention de tous ces compagnons et leur fit comprendre qu'il venait d'avoir une importante révélation :

« Cet après-midi, expliqua t'il, j'ai été le témoin d'un scène plutôt étrange.

- Alors nous t'écoutons, raconte nous donc ce qu'il t'est arrivé, dit Felipe.

- Comme à mon habitude, je me suis rendu dans la pièce où l'homme me reçoit régulièrement pour lui raconter une de ces histoires que je m'étais forcé à me remémorer. Il faut dire qu'au point où j'en suis actuellement, je n'ai plus grand chose à lui raconter et il me faut presque inventer des récits pour satisfaire notre homme. Quoiqu'il en soit, il fut vivement intéressé par celui que je lui contais et me demanda plusieurs détails que je m'empressai de lui communiquer.

- Et puis ? demanda Axel.

- Puis vint le moment où je lui donnai quelques conseils concernant la manière de bien raconter cette histoire et d'en souligner les parties les plus marquantes, et ce en fonction du tempérament de la personne à qui il s'adresserait. C'est alors qu'il m'a coupé en prononçant la chose suivante : «Ce n'est pas le genre de Margot que de... » et il s'arrêta aussi net. »

Eugène devint livide.

« D'où j'étais installé, poursuivit Edouard, je le vis se redresser comme s'il s'était rendu compte de son imprudence, et il m'ordonna immédiatement de quitter la pièce. »

Un voile blanc recouvrit le visage d'Eugène qui prit une serviette pour s'éponger le front.

« Eugène, que se passe t'il ? questionna Paloma.

- Oh, rien, ne vous inquiétez pas, je suis très fatigué ce soir. Je pense que je vais me retirer, je n'ai pas très faim. A demain. »

Et Eugène se retira dans sa chambre.

Il ne dormit pas de la nuit.

Margot. Il ne pouvait y avoir de doute. Il s'agissait bien de Marguerite Thomas, la femme qui hantait ses rêves, qui nourrissait sa joie de vivre, dont il était profondément amoureux et de qui on l'avait séparé par la force. La jeune femme à qui il avait, sans le savoir écrit tant de lettres passionnées, cette inconnue pour qui chacun ici avait employé son énergie, et tout cela pour un homme étrange et mystérieux qui la désirait. Cette jeune femme de trente ans qui avait une bonne réputation dans le monde du spectacle. Bien sûr, tout concordait pour dire qu'il s'agissait bel et bien de Margot. Son amour de la sculpture, son énergie et sa curiosité, tout cela il le connaissait par cœur chez Marguerite. Il devait y avoir dans ce monde une malchance incroyablement perverse et hors du commun pour avoir placé Eugène dans une telle situation. Celui-ci mit plusieurs jours pour s'en remettre, mais il n'en fit dans un premier temps rien connaître à ses compagnons.

Quelques temps après ces évènements, on vit dans le comportement d'Eugène des signes d'anxiété qui inquiétèrent beaucoup ses compagnons. Il fallait dire que la peine partagée rapproche les hommes et unit leurs cœurs, aussi lorsqu'on se rendit compte du comportement étrange d'Eugène, chacun en fut affecté. Lorsque ce dernier était questionné sur son humeur ou sa santé, il restait plutôt silencieux et laconique.

Jusqu'au jour où Eugène alla tranquillement voir Felipe, explora consciencieusement sa garde-robe, feuilleta ses catalogues et lui donna très précisément plusieurs consignes qui semblaient découler de cet examen inattendu.

Il fit de même en allant voir Paloma Dos Santos, à qui il confia une tâche particulière qu'il lui demanda d'effectuer le plus rigoureusement possible. Il s'entretint longuement avec Anne-Marie Pensuet et fut satisfait de ce qu'il avait été décidé de faire. Tout cela fut fait en l'espace d'une journée, et Eugène se coucha le soir plus satisfait qu'il ne l'était le matin même en se levant. Mais à aucun de ses compagnons Eugène n'avait communiqué les raisons expliquant les consignes qu'il leur avait donné. Simplement, il avait demandé à tous de lui accorder un peu de confiance, et tous la lui avaient naturellement accordée. Non sans une certaine appréhension malgré tout...

Il attendit avec anxiété qu'on lui demande d'écrire d'autres lettres, et il s'empressa le cas échéant de profiter de cet unique moyen dont il disposait pour communiquer avec l'extérieur, c'est à dire avec Margot, pour glisser subrepticement et le plus discrètement possible des indices dans ce qu'il écrivait. Ce qu'il craignait le plus était que l'inconnu qui les recopierait pour ensuite les renvoyer, décèle le sens caché des quelques lettres qu'Eugène avait écrites, mais fort heureusement, cela n'arriva jamais.

Eugène attendit donc avec impatience le jour où il pourrait savoir si son plan s'était déroulé avec succès. Et ce jour arriva.

Chapitre vingt

« La nuit où la vérité éclate... au grand jour »

Ce soir-là, Eugène s'était profondément endormi et s'évadait dans de curieux et lointains rêves lorsqu'il fut réveillé d'une manière si inattendue qu'il cru que son cœur allait lâcher. Et voici dans quelles conditions il fut, au beau milieu de la nuit, tiré du sommeil.

Il était aux environs d'une heure du matin lorsqu'une clé fut silencieusement introduite dans la grande porte jouxtant la chambre d'Eugène. Quelques instants plus tard, dans l'obscurité la plus totale, quelqu'un pénétra dans la chambre, alluma brusquement une lampe de poche, éclaira furtivement l'ensemble de la pièce puis dirigea le faisceau de lumière sur le visage d'Eugène.

« Eugène, réveille-toi ! Eugène ! »

Le dormeur, dont le sommeil fut brusquement brisé par la lumière et le son de cette voix, s'éveilla en sursaut, les yeux vibrant d'épouvante, et il eut émis un cri de stupeur si son visiteur ne l'avait pas étouffé avec la paume de sa main.

« Eugène, c'est moi ! chuchota la femme.

- Margot ! Mon dieu !

- Oui, c'est moi, ne fais pas de bruit, on va nous entendre ! murmura Marguerite.

- Mais... que fais tu ici ? questionna Eugène.

- Je n'ai pas le temps de t'expliquer, lève toi donc, il faut nous sortir d'ici au plus vite.

- Mais les autres, Margot, les autres, il faut également les réveiller !

- Malheureux ! Nous risquerions d'être repérés, allons, dépêche-toi, partons ! Sortons d'ici et nous irons prévenir la police...

- Comment es-tu rentrée ici ? »

Marguerite sorti de sa poche une épaisse clé en fer et la montra à Eugène.

« Allez, presse-toi. »

Eugène sortit de son lit, enfila son pantalon et sa chemise et suivit Marguerite dans le couloir. Celle-ci opéra avec la même discrétion pour rouvrir la porte et faire sortir son ami. Mais Eugène s'arrêta.

« Que fais-tu ! chuchota Margot.

- Attends une seconde. Montre moi la clé. »

Marguerite ressortit la clé et la tendit à Eugène.

« C'est l'occasion où jamais de découvrir la vérité. Il faut démasquer l'homme qui m'a enlevé et m'a séquestré ici pendant des semaines.

- Mais as-tu perdu la tête ?

- Ecoute moi Margot. Il y a des fortes chances que cet homme soit ici et nous pouvons le trouver.

- Et comment, répondit Marguerite, je l'ai suivi jusqu'ici, je sais qu'il y est !

- Très bien, alors s'il te plaît, suis-moi. »

Eugène et Marguerite refermèrent la porte derrière eux et longèrent silencieusement le couloir central pour se diriger vers la seconde porte. Eugène tâtonna pour trouver la serrure et y introduisit la clé. Comme il l'avait espéré, la même clé ouvrait les deux serrures. La porte pivota et leur laissa la voie libre.

Un deuxième long couloir menait à une troisième porte qui fut elle aussi déverrouillée par la même clé. Lorsque Marguerite et Eugène pénétrèrent dans la salle suivante, Eugène devina qu'il s'agissait de la pièce où avait travaillé en secret le docteur Lefranc. Il y avait ici tout le matériel de chirurgie dont avait besoin Axel. Eugène s'aventura plus en avant et

s'arrêta devant une petite porte qui ne semblait pas être verrouillée. Eugène fixa un instant Marguerite qui lui fit un signe de la tête. La porte fut ouverte le plus discrètement possible.

Ils se dirigèrent sur la pointe des pieds au milieu de la pièce et Marguerite alluma sa lampe de poche. Au moment où le faisceau éclaira le coin de la chambre où se trouvait un lit, un homme sauta brusquement de ses draps et se précipita vers une deuxième porte, au fond de la pièce. Eugène se jeta après le fuyard, se jeta sur lui et le saisit à la taille. Les deux hommes tombèrent par terre et se débattirent féroce­ment. Alors que Marguerite fut saisie d'effroi et tentait désespé­rément d'éclairer la scène, les corps tournaient l'un sur l'autre, les bras gigotaient dans tous les sens dans une lutte acharnée. Mais Eugène parvint à prendre le dessus et immobilisa l'inconnu. Il le mit sur le dos tout en maintenant ses avant-bras alors que Marguerite pointa la lumière sur son visage.

« Marcus ! »

Chapitre vingt et un

« La confession de Marcus »

Le monde s'écroula autour d'Eugène.

« Marcus ! »

L'homme se releva doucement et s'installa sur son lit, la tête inclinée vers le bas.

« Marcus ! mais qu'as-tu fais ! »

Marcus, qui n'osait pas lever la tête, commença à sangloter :

« Oui, Eugène, c'est moi. C'est moi qui ai conçu tout cela, c'est moi qui vous ai tous enlevés, c'est moi qui ai imaginé tout cela. Pardonne-moi Eugène. Je n'ai jamais voulu vous faire de mal. Je voulais simplement réussir ma vie. Je voulais être aimé. »

Marcus tourna la tête vers Marguerite. Des larmes coulaient sur ses joues.

« Mais qu'as-tu fais à ton visage Marcus, tu es si... Tu as tellement changé ! Tes cheveux, ton nez !

- C'est Axel Lefranc qui m'a opéré. Il m'a opéré le nez, les oreilles, et a aussi effectué quelques modifications sur ma peau. Lorsqu'elle est arrivée, Paloma Dos Santos s'est occupé du soin de mes cheveux et de mon visage. J'étais si laid Eugène ! Je voulais être si beau !

- Mais Marcus, as-tu perdu la raison ? Tu nous as enlevés ! La police nous cherche ! Te rends-tu comptes de ce que tu as fait ! »

Marcus posa son regard sur Marguerite.

« Je t'aime Margot. Je t'ai aimé depuis le premier jour où je t'ai vu. J'ai toujours rêvé de te rencontrer. Chaque nuit je pensais à toi, chaque jour tu hantais mes pensées. Les films ne me suffisaient plus. Je t'ai désiré physiquement comme j'ai pu avoir soif de ton amour. »

Marguerite pris son visage dans les mains et sanglota :

« Mais pourquoi as-tu fais tout cela ? C'est effroyable !

- Car autrement je n'aurais jamais pu mériter ton attention ! Jamais je n'aurais pu te rencontrer, sortir avec toi, te regarder dans les yeux et être à tes cotés comme j'ai pu l'être pendant ces trop courtes soirées que nous avons partagées.

- Mais ce n'est pas toi qu'elle a vu, coupa Eugène, c'est un autre, Marcus, ce n'est pas celui que je connais, c'est un homme moulé dans des mensonges et des faux-semblants que tu as créés de toutes pièces pour essayer de séduire Margot. Un jour ou l'autre elle t'aurais démasqué Marcus, et un jour où l'autre ta machination aurait été découverte. La folie ne passe pas inaperçue, et la tienne l'était suffisamment pour ne pas durer éternellement. Comment as-tu pensé qu'un tel mensonge ne puisse être démasqué ?

- L'amour m'a rendu fou Eugène. L'amour m'a rendu aveugle.

- Mais tout cet argent, Marcus, d'ou vient-il ? La dernière fois que nous nous sommes vus tu n'avais pas un sous en poche !

- Je t'ai dis que j'avais réussi à remettre en route mes affaires. J'ai payé toutes mes dettes et au bout d'un mois j'ai même réussi à gagner un peu d'argent. Mais surtout j'ai appris, à la fin du mois d'Août, que je venais d'hériter d'une somme colossale qu'un vieil oncle, que je ne connaissais pas jusqu'à ce jour, avait amassé durant toute sa vie. Etant le seul héritier, j'ai eu en ma possession, du jour au lendemain, une fortune considérable. Et il ne faut pas donner de l'argent à un homme au moment où sa vie est à elle seule un désespoir, car il en fait à coup sûr un mauvais usage. Tout de suite j'ai travaillé sans relâche, nuit et jour, à la préparation de ce qui est devenu un projet dont les écueils ont à de nombreuses reprises réfréné mon ardeur et mon inconscience, mais plus je progressais dans cette voie, moins je me rendais compte de ma folie, et puisque rien ni personne ne fut là pour m'arrêter, un beau jour tout fut près pour mettre en application mon plan. C'est alors que j'ai engagé des truands peu scrupuleux qu'il est facile de rencontrer dans les sombres quartiers de Paris, et je les ai grassement payés pour

qu'Axel Lefranc me soit livré dans la plus grande discrétion. Le docteur se mit au travail dès que je pus lui fournir le matériel nécessaire pour qu'il puisse m'opérer. Peu après, je demandai à Anne-Marie Pensuet de travailler à la création d'un parfum révolutionnaire qui pourrait opérer sur mon pouvoir d'attraction envers les femmes. En réalité, j'avais connaissance depuis longtemps des travaux d'Axel et d'Anne-Marie, et en les enlevant mes intentions étaient de tirer profit de leurs savoirs-faire. Puis il y a eut Carlos Lopez, Guillaume de Brissac, Edouard Duchenne et Felipe Cerrumani. Grâce à eux, j'ai pu être, l'espace de quelques jours, celui que j'ai toujours rêvé d'être, et j'ai réussi à passer ces quelques jours avec celle que j'ai toujours rêvé d'avoir.

- Et moi, Marcus, continua Eugène, moi, ton ami, tu as aussi abusé de mon courage et de mon énergie pour écrire toutes ces lettres à Marguerite ! Tu es perdu Marcus, si la police te trouve tu perdras ta liberté, tu devras répondre de toutes les accusations d'enlèvement et de séquestration de tous ces gens honnêtes, ta vie n'a plus aucun sens mon ami, te rends-tu compte que tu as commis l'irréparable !

- Pardonnez-moi tous deux. Je subirai ce que je mérite. »

Les deux hommes et la femme qu'ils aimaient tous deux restèrent de longues minutes dans un silence que seuls les sanglots et les pleurs venaient troubler. Eugène se leva enfin et se dirigea vers Marcus. Les deux amis se prirent dans les bras l'un de l'autre et se serrèrent avec une force que seule une amitié invaincue et éternelle pouvait nourrir.

« Fuit Marcus, fuit. Et ne te retourne pas. »

Chapitre vingt-deux

« Comment le plan d'Eugène avait fonctionné »

Vous vous demandez certainement de quelle façon Marguerite avait retrouvé la trace d'Eugène et quels étaient les détails du plan qu'avait imaginé celui-ci pour la conduire jusqu'à lui. On peut penser qu'il avait dû avoir quelque idée géniale et inexplicable qui vient à l'esprit comme une subite révélation. Mais ce qu'avait imaginé Eugène Grandjean était en réalité d'une conception plutôt simple.

Lors de son entrevue avec Felipe Cerrumani, Eugène avait demandé à son compagnon de commander un costume qui ressemblait à s'y méprendre à celui qu'il avait lui-même acheté le jour où il avait vu Margot pour la dernière fois, au restaurant. Il fit aussi la demande à Felipe d'acheter une canne similaire à celle qu'il avait eu coutume d'avoir. En allant voir Anne-Marie Pensuet, il obtint d'elle qu'elle prépare, pour un certain soir, une quantité de parfum dont la formulation devait différer du parfum qu'elle faisait habituellement parvenir à Marcus, et qui devait attirer l'attention de Marguerite sans pour autant alerter Marcus. Ce parfum fut en réalité concocté avec des phéromones qu'Eugène produit pour l'occasion avec beaucoup de bonne volonté. Cela fut fait avec beaucoup de tact mais aussi avec beaucoup de chance. Les consignes qu'il donna à Paloma Dos Santos concernaient le changement de coupe de cheveux de Marcus qu'elle était sensé faire au maximum ressembler à celle d'Eugène.

Le jour où tout fut près, c'est à dire lorsque le costume, la canne furent disponibles et que le parfum fut prêt, Eugène prépara une lettre d'invitation qu'il rendit comme convenu le soir-même. Dans cette lettre, il mis toute son application à faire passer l'idée que si Marguerite acceptait cette invitation, quelque chose de particulier allait se produire, et Marcus, en lisant et en recopiant son travail, cru que cela était l'occasion pour lui de demander définitivement les faveurs de Marguerite.

Marguerite reçut l'invitation et fut attirée plus qu'intriguée par la perspective d'un quelconque « changement » tel qu'il était suggéré dans la lettre. Elle accepta donc et se rendit le soir convenu au restaurant où elle retrouva l'homme qu'elle connaissait sous le nom de Richard Bellefond, un riche bourgeois de province fraîchement installé à Paris, et qui n'était autre que Marcus Fournier, exportateur d'articles de mode et tout juste riche héritier d'une somme pharaonique. Mais ce soir là, elle fut frappée par plusieurs détails que Marcus, grisé par le succès de son opération, n'avait pas pris le temps de considérer. Elle avait devant elle un homme qui, dans beaucoup de points, ressemblait fort à son cher Eugène disparu. Ses cheveux, ce même costume qu'elle avait vu Eugène porter la dernière fois, et cette canne, que peu de gens possédaient et exhibaient. Ceci ajouté à la curieuse sensation qu'elle éprouvait en inhalant les effluves d'un parfum différent de celui que l'homme portait habituellement, Marguerite se trouva perplexe devant tant de signes si curieux.

Lorsque Marcus s'absenta quelques minutes pour se rendre là où on peut se rendre au restaurant à la fin du repas, Marguerite profita de l'occasion et entrepris une fouille rapide de la veste de Marcus pour y trouver quelque indice qui puisse soulager son malaise. Elle tomba rapidement sur une épaisse clé qui était glissée dans la poche intérieure de la veste, qu'elle décida de subtiliser discrètement. A son retour, Marcus ne s'en rendit pas compte. Au terme de la soirée, Marguerite loua les services d'un taxi pour suivre à distance la voiture de Marcus qui s'arrêta à l'endroit apparemment inhabité où Eugène et ses compagnons étaient retenus. Lorsque Marcus voulu ouvrir la porte, il ne trouva pas la clé qu'il sortait habituellement de sa veste et sembla en être fort gêné. En retournant à sa voiture, Marcus chercha quelques instants dans la boîte à gant et se dirigea vers le bâtiment désertique et délabré, dans lequel il pénétra par une autre porte.

Le lendemain, Marguerite se leva à l'heure la plus matinale pour aller faire un double de la clé, et se rendit juste après cela au restaurant de la veille où elle confia l'originale à l'un des serveurs, en lui disant qu'elle venait de la trouver au seuil de la porte. Quelques minutes plus tard, Marcus se présenta au même endroit et fut bien soulagé de retrouver la clé de son secret, sans même se douter que ce même secret allait être brisé le soir-même.

La suite des événements, vous la connaissez. Marguerite Thomas se rendit, en pleine nuit, devant la porte que Marcus n'avait pas pu ouvrir la veille, et concentra tout son courage pour pénétrer seule dans le sombre couloir, puis dans la première chambre où elle devait retrouver Eugène.

Chapitre vingt-trois

« Conclusion »

Et c'est ainsi qu'Eugène Grandjean avait réussi à percer un mystère dont la vérité le bouleversa. Le lendemain, la police fut prévenue et investit les lieux. Axel, Felipe, Paloma, Carlos, Guillaume et Edouard furent tous pleinement soulagés de retrouver leur liberté. Un à un ils furent interrogés sur l'incroyable mésaventure qu'ils venaient de vivre, et tous les journaux firent de leur découverte un sujet de première page pendant plusieurs semaines. Mais les descriptions qu'ils purent faire de l'homme qui les avaient enlevés ne permirent jamais de le retrouver.

Marguerite s'était en allée bien avant que la police arrive sur les lieux, et il fut dit que le ravisseur avait inexplicablement pris la fuite et laissé la porte ouverte à ses prisonniers, probablement parce qu'il avait pressenti sa prochaine arrestation. Eugène ne put qu'appuyer cette hypothèse. Marguerite feignit admirablement son immense (seconde) joie de retrouver Eugène sain et sauf.

Chacun reprit ses activités respectives, en gardant en mémoire tous les détails peu communs de cette inoubliable aventure. Les découvertes d'Axel Lefranc sur la chirurgie esthétique furent élevées au premier plan au sein du public autant que parmi le corps médical. Anne-Marie Pensuet remporta un franc succès grâce aux nouveaux parfums qu'elle venait de composer, et qu'on retrouva bientôt sur les peaux délicates de nombreuses personnalités. Carlos Lopez reprit très sagement la pratique de l'athlétisme, Guillaume de Brissac son enseignement à l'École des Arts et Métiers et Felipe continua avec beaucoup de talent sa carrière de styliste.

Il semblait qu'Edouard Duchenne et Marguerite Thomas, qui s'étaient rencontrés au hasard d'une soirée, jouissaient d'une entente peu commune, et il y avait fort à parier que le futur leur réservait un destin des plus agréables.

Quant à Eugène, il fut très heureux de continuer à fréquenter Paloma Dos Santos, une femme de caractère qui contrastait fort avec son tempérament posé et réfléchi, mais les deux jeunes gens s'entendaient plutôt bien et décidèrent très vite de nouer de plus sérieuses relations.

Eugène recevait régulièrement des nouvelles d'un vieil ami qui vivait loin de Paris, en dehors des frontières de France. Il s'était installé paisiblement à proximité d'une petite ville et avait bâti son commerce. Ces lettres étaient simples et sincères, et les nouvelles étaient plutôt bonnes. Il semblait en effet qu'il partageait sa vie avec une femme dévouée et honnête qui lui donna bientôt un fils. Ils l'appelèrent Eugène.